

Sommaire

Science-Fiction

Iain M. BANKS : *Surface Detail* chroniqué par Pascal J. Thomas 4

Essai

Estelle BLANQUET & Eric PICHOLLE : *Science et fictions à l'école : un outil transdisciplinaire pour l'investigation ?* chroniqué par Pascal J. Thomas 6

Essai

Alain BOILLAT (dir.) : *Les Cases à l'écran. Bande dessinée et cinéma en dialogue* chroniqué par Éric Vial 7

Fantastique

Julien CAMPREDON : *L'Attaque des dauphins tueurs* chroniqué par Pascal J. Thomas 8

Fantastique & Histoire secrète

Patrick COTHIAS & Patrice ORDAS : *Hindenburg - Les Cendres du ciel - L'Incendie qui éclaira l'Amérique* chroniqué par Éric Vial 9

Fantasy

Thomas DAY : *Dæmone* chroniqué par Philippe Paygnard 12

Fantastique

Jean-Philippe DEPOTTE : *Les Démons de Paris* chroniqué par Philippe Paygnard 13

Fantasy

Joan-Miquèu DORDEINS : *Lo Pacte* chroniqué par Pascal J. Thomas 14

Science-Fiction

Jean-Claude DUNYACH : *Les Harmoniques célestes* chroniqué par Pascal J. Thomas 14

Science-Fiction

Greg EGAN : *Incandescence* chroniqué par Pascal J. Thomas 16

Science-Fiction

Norbert MERJAGNAN : *Treis, Altitude zéro (Les Tours de Samaranthe, 2/3)* chroniqué par Noé Gaillard 18

Science-Fiction

Patrick NESS : *Le Cercle et la Flèche [Le Chaos en marche, 2]* chroniqué par Noé Gaillard 18

Littérature générale

Estelle NOLLET : *Le Bon, la Brute, etc.* chroniqué par Noé Gaillard 20

(suite du sommaire p. 2)

Editorial

Des arbres et des électrons

Durant l'été 2011, des émeutes violentes, accompagnées de pillages, se sont déchaînées dans plusieurs villes anglaises. Je n'en ai eu écho que par la presse, qui y voyait autant d'opportunisme économique que de rage sociale à proprement parler. Peut-être parce que le désespoir d'en bas est tellement profond qu'on se dit que la violence n'apportera pas le changement, mais qu'une vitrine cassée est l'occasion d'acquérir à peu de frais un nouveau téléviseur. Qui sait. Quoiqu'il en soit, la lecture d'une phrase d'un des comptes-rendus des événements m'a fait sursauter : « toutes les boutiques avaient été pillées, sauf la librairie ». La jeunesse émeutière avait fait son choix de distractions préférées, et le papier n'y figurait pas.

On peut se demander dans ces conditions si la confection de *KWS*, imprimé sur papier (même si vous lisez ces lignes sur l'excellent site internet de l'association Quarante-Deux, ou via un fichier .pdf de ce numéro, dont je rappelle que je les communique gratuitement, sur demande), et ne parlant que de livres de même dépendant du support papier, a encore beaucoup de sens. Heureusement que je reçois des lettres vraiment sympas de lecteurs formidables, comme Daniel Le Mercier — qui me communique une impressionnante liste de nouveautés à paraître que l'on voudrait toutes dévorer, et me poussent à citer un vieux titre d'un autre Daniel, Walther : *Mais l'espace... Mais le temps...* — ou Patrick Baudé, qui relate une autre escarmouche perdue par le papier contre le monde virtuel : son facteur ne lui apportera plus le courrier, il faudra se contenter d'une boîte postale.

Où il viendra fidèlement quérir son *KWS*, n'en doutons pas !

Je regretterai le papier. Je ne regrette pas l'instantanéité des échanges par courriel, et la permanence procurée par Internet. Car le tout n'est pas d'avoir un document que l'on conserve (en supposant qu'il reste à l'abri des ravages du feu, de la moisissure et de la décomposition des pâtes à papier trop acides) ; il faut encore savoir le retrouver, et pouvoir y accéder sans y passer trop de temps. Les politiciens, de nos jours, craignent comme la peste les traces vidéo de leurs promesses et de leurs bourdes, qu'ils savent archivées pour les années à venir, et retrouvables en quelques secondes par les internautes curieux. Ecrivains et critiques doivent pareillement avoir la satisfaction, et la crainte, de savoir leurs moindres paroles préservées par la mémoire des réseaux. On s'y fait fort bien.

—Pascal J. Thomas

A nos lecteurs

Même les machines ne sont pas éternelles, ou plutôt les équipes qui les maintiennent en état de fonctionnement. Lassé des éclipses de celle du CICT, j'ai dû adopter une nouvelle adresse électronique :

`pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr`

L'ancienne adresse fonctionnera encore un moment, mais il vaut mieux mettre à jour dès à présent vos carnets d'adresses.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Iain M. BANKS
Surface Detail

Orbit, 2010, 628 p., £ 18.99

Traduction française : *Les Enfers virtuels*, Robert Laffont.

Comme toujours avec Iain M. Banks, ce roman commence par de l'action menées sur les chapeaux de roue, placée dans des décors riches d'un luxe de détails. Quatre personnages différents sont présentés, provenant de quatre sociétés bien différentes, mais toutes technologiquement plus avancées que la nôtre. Et tous vont mourir — à l'exception de celui qui est déjà mort.

Bien entendu, ce serait trop simple si les quatre chapitres étaient bâtis sur le même modèle. Yime Nsokiy, citoyenne de la Culture, ne meurt qu'au sein d'une simulation informatique d'attaque sur son habitat orbital. Lededje, jeune femme née esclave dans une société au capitalisme féroce, est tuée par son propriétaire en essayant de s'échapper. Vatueil, soldat d'une guerre qui n'en finit pas, succombe au bout de remarquables faits d'armes. Et Prin et Chay, un couple de Pavuléens (une espèce mammifère, non humaine mais civilisée), sont piégés, en esprit, au sein d'un des Enfers virtuels qui sont maintenus par leur société.

C'est le moteur de l'intrigue de *Surface Detail* : parmi les innombrables civilisations qui peuplent la Galaxie (dont la Culture, malgré tout son pouvoir et son étendue, n'est qu'une des principales), bon nombre ont utilisé leur maîtrise des réalités virtuelles et de la conservation de l'esprit pour créer des enfers — des simulations informatiques où les personnalités jugées pécheresses continuent de vivre, ou d'en avoir

l'impression, et de souffrir d'autant plus abominablement que l'échappatoire de la mort leur est désormais interdit. L'enfer cesse d'être une croyance, pour devenir une sorte de système pénal, et dans l'exemple que nous avons sous les yeux, défendu sournoisement par toute une fraction de la classe politique (car, s'ils ressemblent à de gros hamsters, les Pavuléens possèdent des institutions — media et parlement — bien semblables aux nôtres).

Il est, par contre, des civilisations que révulse l'institution d'une éternité virtuelle de torture. Histoire d'éviter les conséquences désastreuses d'une guerre interstellaire (comme celle qui avait opposé la Culture aux Idirans — cf. *Une Forme de guerre*), il a été décidé de s'en remettre à un gigantesque *kriegspiel* virtuel pour régler la dispute. Mais les forces anti-Enfer sont en train de perdre la partie, et songent à trahir leurs engagements et à porter des coups dans le monde réel...

L'idée d'un Enfer mental, infligé par le jugement des hommes, était déjà au cœur de *Rainbow Man*, un roman de l'auteur américaine M. J. Engh publié en 1993. Dans celui-là, au nom d'un Dieu transcendant, les habitants d'une planète puritaine avaient mis en place un système de sélection et de punition qui infligeait des tortures atroces par le biais de stimulation directe du cerveau à un certain nombre de leurs concitoyens, plongés dans un coma artificiel pour l'occasion. Le système de Banks est plus perfectionné, puisqu'intervenant (en général) après la mort et reposant sur une réalité virtuelle partagée et beaucoup plus élaborée. L'évolution de l'informatique, et de la SF, est passée par là.

Et on sent que la SF de Banks — toujours aussi délibérément commerciale, toujours aussi délibérément engagée, la première caractéristique rendue nécessaire par la seconde : pour peser sur le débat politique, c'est au peuple qu'il faut s'adresser — a pris la mesure de la transformation de la SF de masse : le

space opera plaît toujours, mais les aventures dans les univers virtuels et la nanotechnologie sont désormais totalement entrés dans la culture populaire. Une bonne moitié du livre se déroule dans différentes sortes d'univers virtuels, et cela ne gêne en rien. Les scènes les plus fortes sont sans doute celles de l'Enfer Pavuléen, dans lequel le temps s'écoule plus vite qu'à l'extérieur, ce qui permet à l'infortunée Chay d'y passer plusieurs vies subjectives pendant que son mari (évadé) fait des pieds et des mains pour obtenir la suppression d'une abomination dont l'existence est niée par ses organisateurs. C'est pourtant à l'intérieur que les histoires sont les plus intéressantes, avec en particulier l'introduction de la torture la plus cruelle qui soit : apporter aux désespérés une lueur d'espoir (qui se révélera illusoire, bien entendu).

N'allez pas croire que Banks renonce aux chevauchées spatiales, aux Grands Anciens fabuleusement puissants et mystérieusement disparus, et aux Big Dumb Objects — tout en introduisant des Small Smart Objects, avec sa coutumière et étonnante facilité d'expression ; son incursion dans la nano lui donne l'occasion d'un ingénieux néologisme, *smatter*, abréviation de « *smart matter* », mais aussi verbe signifiant « parler superficiellement » (et dont le son m'évoque autant *spatter* que *smidgen*, et autres mots évoquant la dispersion). Les manœuvres et machinations du livre tournent en partie autour de la maîtrise d'usines incroyablement antiques de fabrication de vaisseaux spatiaux, les *fabricaria* du Disque Tsungarien. Et, tel une de ces *fabricaria*, Banks produit semble-t-il à volonté des descriptions, des scènes choc, des mondes entiers. Avec de l'humour : nous découvrons la Geseptian-Fardesile Cultural Federacy, des imitateurs de la Culture, abominablement fayots et désespérément hypocrites. Avec ce qu'il faut de poigne émotionnelle : des méchants vraiment très méchants, comme le super-capitaliste pervers qu'est Joiler

Veppers, et des bons... qui peuvent être vraiment très méchants quand il le faut. Comme le vaisseau *Falling Outside Normal Moral Constraints* (un nom qui est tout un programme), qui est peut-être le personnage le plus intéressant du livre ; celui avec qui on s'ennuie le moins, en tout cas.

L'ambiguïté morale de la série de la Culture reste la même de volume en volume : pacifiste et anarcho-communiste à l'intérieur, la Culture a besoin d'une interface musclée avec un extérieur souvent hostile, le Contact, et au sein de celui-ci, entretient des services secrets ultra-puissants et quelque peu incontrôlables, les Circonstances Spéciales — et c'est avec eux que nous nous retrouvons, roman après roman. Une nouvelle couche d'ambiguïté s'ajoute ici — le dilemme connu sous le nom d'« intervention humanitaire » dans les débats politiques du moment¹. Si la Culture n'a aucun goût pour les Enfers, et souhaite la disparition de ces coutumes aussi primitives que cruelles, elle a refusé de prendre parti dans le grand conflit pour ou contre les Enfers, et s'oppose à toute tricherie qui le ferait déborder de son strict encadrement dans la virtualité. Ce qui n'empêche pas, à l'occasion, de fermer l'œil sur... mais bon, vous verrez bien. Evidemment, laisser les autres faire le sale boulot, c'est un peu facile comme message non-interventionniste ! Mais que voulez-vous, on reste dans le créneau de la littérature populaire.

Comme *Matter*, ce livre est dévorable, éminemment accessible, s'offrant moins de feux d'artifice de création verbale que dans *Le Sens du Vent* ou *Excession*. Mais alors que *Matter* s'abandonnait entièrement aux délices du drame familial et de l'aventure exotique, *Surface Detail* est une comédie morale beaucoup plus grave, en fin de compte. Comme *Le Sens du Vent*, ou *L'Usage des armes*.

—Pascal J. Thomas

1. Et pourtant, ce livre a été écrit et publié avant le Printemps Arabe et la guerre en Libye.

Essai

**Estelle BLANQUET
& Eric PICHOLLE**
***Science et fictions à
l'école : un outil
transdisciplinaire
pour l'investigation ?***

Editions du Somnium, coll.
« Enseignement & Science-
Fiction » n° 1, octobre 2011,
290 p., 20 €

Cet ouvrage constitue les actes des premières Journées Enseignement & Science-Fiction tenues à l'IUFM de Nice en octobre 2010, et ajoute une unité à l'ensemble réduit mais sympathiquement éclectique des parutions du Somnium (qui éditent aussi les actes des rencontres de Peyresq, lieu de discussions aussi vivantes qu'intéressantes sur la SF et thèmes connexes). Son contenu est un peu fourre-tout, mais passionnant, et finalement ciblé sur un objectif : présenter aux enseignants la SF comme un ouvre-boîte qui perce le couvercle métallique de l'indifférence des élèves. Et en tant que tel, il s'adresse sans doute moins au fan de SF. Quoique cet aspect moins souvent étudié puisse éveiller sa curiosité.

La première partie du recueil est consacrée à trois textes de présentation, un de Nathalie Labrousse que l'amateur endurci peut trouver convenu, un impressionnant plaidoyer d'Ugo Bellagamba, et une liste d'emplois possibles de la « méthode SF » par Eric Picholle. Le reste est organisé selon une division un peu surprenante, dans la mesure où deux parties sont organisées autour d'un auteur (Robert Heinlein, choix attendu quand on connaît les auteurs, et Philippe Corentin, ce qui peut étonner, et nous sort certainement du

domaine de la SF pour entrer dans celui de la fantasy animalière enfantine) ; une, « Et Si... » autour des interrogations scientifiques qui vont au-delà de l'expérimental (mathématiques et uchronie sont ainsi conviées) ; et enfin une partie « Retours d'expérience », qui aurait pu englober plus de la moitié du volume et constitue, à mon sens, son apport le plus intéressant : des enseignants nous parlent de l'usage qu'ils ont pu faire de la SF dans différentes situations d'apprentissage. Des textes répondant à cette description se retrouvent un peu partout dans le volume.

Maintes disciplines peuvent bénéficier d'une aide pédagogique à base de SF. Nous avons deux textes d'anglicistes qui insistent sur les connaissances nécessaires à la bonne compréhension de Heinlein dans le texte (et donc les apprentissages que sa lecture stimule). Un philosophe de formation mathématique (Jean-Luc Gautero) qui entreprend le thème ingrat « science-fiction et mathématiques », et contourne finalement l'écueil du manque de prise sur le réel de la pensée mathématique en se concentrant sur le stochastique (probabilités, statistiques). C'est, par surcroît, dans l'air du temps de l'évolution de la science. Dans deux textes distincts, Nathalie Labrousse donne des exemples d'usage de la SF en cours de philosophie, et d'histoire (fabriquer son uchronie pour prendre conscience de l'enchaînement des faits historiques).

De façon plus originale, Timothée Rey explique comment il a utilisé la SF auprès des élèves de lycée professionnel pour les amener à une appréciation de la littérature (ce qu'ils ne pratiquaient guère, et qu'on aurait pu craindre qu'ils ne pratiquassent jamais). Rey passe par le biais assez évident du caractère attractif, immédiat de la SF, mais emmène ses élèves bien plus loin (et bien plus loin que je ne suis jamais allé, moi qui étais aussi un adolescent rétif à la littérature). C'est une autre qualité pédagogique de la SF que Claude Ecken met en avant dans quelques pages passionnantes sur ses expériences

d'atelier d'écriture : en autorisant la création de mondes simplifiés, où certaines complexités de notre réalité sont effacées par la puissance technologique, elle permet à des enfants de se lancer plus facilement dans la construction d'histoires — mais la nécessité de la cohérence logique les amène à prendre conscience, justement, des difficultés inhérentes à la conception d'un récit réaliste, ou simplement cohérent. Signalons enfin le compte-rendu de deux expériences d'enseignement de la SF au niveau universitaire pour des étudiants en sciences (par Eric Picholle à Nice, et par Marc Attalah à l'EPF de Lausanne — ce dernier est, incidemment, le nouveau directeur de la Maison d'Ailleurs d'Yverdon). C'est informatif, mais ça prend inévitablement un côté *pro domo*.

La partie « Heinlein » du livre commence avec un article d'Eric Picholle sur les intentions pédagogiques (voire didactiques) du bonhomme dans sa série de livres pour la jeunesse. Pas de surprise pour qui a déjà lu l'ouvrage de Bellagamba et Picholle sur Heinlein. La physique et l'astronomie se taillent la part du lion dans l'article consacré au *Vagabond de l'Espace* de Robert Heinlein par Estelle Blanquet. Il s'agit ici plus d'un réjouissant catalogue de pistes proposées à un lecteur enseignant, plus que d'un retour d'expérience (quoiqu'on sente que les recettes aient été testées avant !).

Si Eric Picholle est présent dans tout l'ouvrage, au-delà de ses contributions personnelles, par le biais des textes d'introduction aux différentes parties et par diverses notes, c'est Estelle Blanchet qui y est omniprésente, avec notamment les trois « séquences » pédagogiques qui rythment le livre, des petits cours qui éveillent à la réflexion sur des sujets scientifiques à partir de mises en scène tirées de la SF. Peut-être suis-je influencé parce que j'ai vu certaines de ces séquences professées en direct par une

des auteurs², mais je me suis régalé de ces appels au potentiel de curiosité et d'émerveillement de l'enfance, que l'école a souvent tant de mal à exploiter. On voudrait être enfant à nouveau pour se faire raconter la science par Estelle³. J'ai particulièrement apprécié l'étude détaillée du mouvement apparent de la Lune, et l'analyse que cela permet sur son mouvement dans d'autres repères (qui permettent de mieux l'expliquer).

Et je suis retombé encore plus loin en enfance avec la partie sur l'album illustré *Plouf!*, de Philippe Corentin — excellent artiste et auteur dont les parents font cadeau aux enfants afin de lire ses albums eux-mêmes en cachette. Où l'on voit que le raisonnement scientifique a sa place même à l'école maternelle — et oserai-je ajouter qu'il est essentiel qu'il y soit présent ?

—Pascal J. Thomas

• <http://somniumeditions.free.fr>

Essai

Alain BOILLAT (dir.)
Les Cases à l'écran.
Bande dessinée et
cinéma en dialogue

Goerg, août 2010, 356 pages,
 34 francs suisses.

On ne s'attendra pas à ce qu'il soit exclusivement question de SF dans cette suite d'essais universitaires. Et de fait, l'amateur fanatique pesterait peut-être devant les références à Dick Tracy et au Signor Spaghetti d'Attanasio, à Pif le chien et à Blueberry, à Franquin et aux Pieds nickelés, à Félix le chat et au duo Max und

2. Au salon Scientilivre de Toulouse en octobre 2011.

3. Ceux qui sont vraiment intéressés par le sujet peuvent approfondir en achetant, du même auteur, *Sciences à l'école, Côté jardin*, aux mêmes Editions du Somnium.

Moritz de Wilhelm Busch, à Buster Brown et aux Katzenjammer Kids (c'est-à dire Pim Pam Poum), à Gil Jourdan et à Tardi adaptant Léo Malet, aux liens entre *L'Île noire* (Hergé) et *Les 39 marches*, ou entre une nouvelle de Jack London, un film perdu de Claude Autant-Lara et une bande dessinée récente. Fin du *name dropping*. Du moins très provisoirement. Parce que le même amateur fanatique, annexionniste par nature, remarquera quelques données sur *Watchmen* et le recyclage postmoderne, sur la « maladaptation » de *V comme Vendetta* entre papier et écrans (tout un article), sur Druillet (*Délirius*). Et, mais plutôt aux marges du genre, sur d'autres liens entre *L'Île noire* et, cette fois, *King Kong*, ou sur la place du fantastique, version plutôt onirique ou phantasmatique, chez Valentina de Crepax, ou encore sur les liens entre cette dernière bande dessinée et *Little Nemo* ou *Mandrake*, voire sur Adèle Blanc-Sec. Sans compter le fait que le vice-président du Club des Bandes dessinées a été Alain Resnais, et son secrétaire général Alain Dorémieux. Enfin, le même amateur s'étranglera peut-être en lisant page 305 une allusion à « la nouvelle de Ph. K. Dick qui fut à l'origine de *Blade Runner* ». Bref, si le propos officiel était d'explorer les articulations entre bande dessinée en cinéma, on trouvera des choses justifiant une notule dans *KWS*, et un coup d'œil, à l'occasion.

—Éric Vial

Fantastique

Julien CAMPREDON
L'Attaque des
dauphins tueurs

Monsieur Toussaint Louverture,
novembre 2011, 128 p., 14 €

Allez, vous avez le droit de dire que c'est du copinage : Julien Campredon est un

jeune auteur que j'ai rencontré il y a quelques années grâce à Thierry Loiseau, animateur de l'émission Canal SF⁴, il habite désormais du côté de Rabastens, et quand je le croise à Toulouse, nous tchachons joyeusement en occitan.

Toutefois, il écrit encore en français, des textes insolites et décalés assaisonnés d'humour sardonique. Il n'a pas publié de roman, mais en est à son quatrième recueil de nouvelles — qui a dit que l'édition française est rebutée par la forme courte ? Quoiqu'en termes d'édition, les recueils de Campredon flirtent avec les marges du système : un aux Ateliers du Gué (éditeur audois qu'on ne présente plus), un aux Editions Leo Scheer, et deux chez le toulousain Monsieur Toussaint Louverture, le présent ouvrage et son prédécesseur, délicieusement titré *Brûlons tous ces punks pour l'amour des elfes* — un titre qui m'évoque les premiers textes de Pierre Stolze.

Chaque nouvelle de ce recueil vous emporte dans un tourbillon descriptif, souvent ironique. On les lit comme on mange des cacahouètes, un après l'autre. Enchaînement dangereux, qui sait ; arrivé aux deux derniers textes du recueil, celui qui lui donne son titre et l'énigmatique « M., M., M., D. & M. »⁵, j'étais toujours accroché, mais je n'avais plus aux lèvres le sourire béat des premières pages. Peut-être parce que ces textes reflètent de plus près les inquiétudes et les indignations de l'auteur, en particulier en ce qui concerne le bétonnage du littoral languedocien (et audois en particulier — Campredon est certainement quelqu'un qui vient de quelque part). Notez bien que le « moi » narrateur de « M., M., M., D. & M. » n'est sans doute pas plus sympathique que l'insupportable Nordiste Michel qui vient squatter son jardin de l'arrière-pays minervois, et que l'improbable Maori du titre n'est pas non plus exempt de

4. Le quatrième dimanche de chaque mois, de 20 h à 21 h 30, sur Canal Sud, 92.2 MHz à Toulouse et dans les environs, et en streaming sur <http://www.canalsud.net/>

5. « Michel, mon maori, Dieu et Moi ».

reproche. Mais Dieu, lui, est un promoteur immobilier (comme disait Michelle Shocked), et il est sans doute pire que le Diable.

On retrouve le Grand Cornu, surnommé le Catalan à l'image de certains parlers languedociens, dans le premier texte, « Diablerie diabolique au Clubhouse ». C'est presque de la SF — un médecin découvre un procédé cellulaire de rajeunissement — mais c'est surtout une variation jouissive sur les contrats avec le Diable : ces contrats impliquent deux parties humaines, qui bien entendu ne tireront ni l'une ni l'autre les avantages escomptés du pacte qu'ils ont paraphé. Tout le monde en prend pour son grade, mais c'est ce qui se rapproche le plus d'un conte moral dans tout le livre. « La coulée de béton infernale » relève d'un fantastique humoristique somme toute plus classique, puisque son protagoniste est un sorcier-exorciste qui exerce en libéral, comme une sorte de détective privé de l'étrange. Son adversaire du moment, un esprit bétonneur⁶ qui menace de recouvrir tout le département de l'Aude, suit le fil conducteur du recueil. Avec le quotient coutumier de descriptions drôlatiques et d'érudition inventée.

Ceux qui ont sussuré « borgésien » sont sans doute à côté de la plaque, mais on trouvera au moins une référence sud-américaine avec « La Vengeance du livre uruguayen », dans lequel un recueil de nouvelles, infusé tel le maté dans l'eau bouillante, se convertit en « 483 volumes cartonnés avec dos en cuir ». Nous le savions, qu'en termes de densité d'idées par pages, les nouvelles écrasent les romans... Un texte d'écrivain, sans aucun doute, mais qui réjouira les lecteurs, avec son désopilant portrait de libraires, et l'obsession de l'immobilier ici habillée en costume de ville, avec doublure de briques, et retouches de plomberie pour rénovation d'appartement.

6. Spectre du Marquis Béton de la Bétonnière, ce qui fait bien entendu penser au poète provençal Bellaud de la Bellaudière.

Il est difficile de comparer ces textes avec le fantastique tendance horreur, fondé sur l'intrusion dans un réel finement tissé ; ici le jaillissement imaginaire déborde, et le décalage avec le réel s'élargit sans cesse. Pour notre plus grand plaisir.

—Pascal J. Thomas

Fantastique et Histoire secrète

**Patrick COTHIAS &
Patrice ORDAS**
***Hindenburg - Les
Cendres du ciel -
L'Incendie qui éclaira
l'Amérique***

Bamboo, « Grand Angle »,
mai 2011, 404 p., 22,95 €

Chez un éditeur de bandes dessinées, deux auteurs de bandes dessinées nous livrent une bande dessinée. Sous forme de roman. On ne s'en plaindra pas. Surtout quand on aime la bande dessinée. Le rythme est là, l'efficacité, le sens de l'image. Et si le thème annoncé par le titre et la couverture est tout à fait historique, dès les premières pages on est orienté vers le fantastique. Entre les pouvoirs, ignorés par eux-mêmes, des arrière-petits-enfants d'un Indien du grand Nord canadien, dispersés en Europe, et des protections occultes dont semble bénéficier Hitler — cette seconde piste étant largement une impasse d'ailleurs.

Par la suite, les personnages principaux ou secondaires s'accumulent, avec une héroïne-héritière-aventurière canadienne, sa coéquipière irlandaise, un architecte d'intérieur allemand en butte à l'homophobie nazie, un brocanteur disparaissant à la vitesse d'un personnage

de premier chapitre des premiers romans de Gennefort, une jeune juive allemande qui va se retrouver au service des nazis, puis un aviateur-contrebandier français, un rejeton de la bourgeoisie espagnole proche du POUM, une prostituée et tricheuse professionnelle parisienne, une nonne italienne vite défroquée, et pour faire bon poids Roosevelt et Churchill. Plus Roger Salengro, ministre de l'Intérieur de Léon Blum. Et un lieutenant des Marines. Et le croisement d'un loup et d'un chien, ressemblant plutôt à celui d'un lycan et d'un ours, qui suit tout cela et intervient en cas de nécessité absolue. Cherchez dans cette liste qui sont les improbables descendants du vieil Indien sus-cité. Ceci pour les héros (on pourrait ajouter l'ombre de Charlie Chaplin mais il n'intervient pas directement – et un des personnages de la liste ne sera perçu positivement que dans les toutes dernières pages). Et en face, Hitler, Himmler et Heydrich, plus leurs subordonnés et séides, plus une sorcière de la Forêt Noire carburant à la haine du genre humain, un prestidigitateur, des jumelles élevées dans le culte du nazisme, un gamin polonais plus ou moins capable de prédire l'avenir... Et quelques autres. Plus en prime, mais ne jouant pas tout à fait dans la même catégorie, un gendarme français particulièrement borné, et un député très à droite, ami du catastrophique Joseph Barthélémy, juriste crapoteux et futur garde des Sceaux de Vichy, accompagné du sieur Maurras (dont les auteurs oublient manifestement qu'il était sourd comme un pot). J'en oublie probablement.

Voilà pour le casting. Pour les décors, on n'a pas davantage lésiné. Outre le grand Nord canadien, on citera ici les bureaux de deux journaux new-yorkais, les locaux de la maison Zeppelin, la demeure où un chef nazi donne réception, le camp de Dachau, Barcelone juste au moment où éclate la guerre civile espagnole, la frontière française, un aéroport du sud de Paris, une brasserie intra-muros, la maison de Churchill, la

Maison Blanche, le stade olympique de Berlin en pleins JO, un château transformé par les nazis en lieu de formation pour armes humaines, le zeppelin Hindenburg du titre (qui écrase de sa masse un avion léger à aile haute, un autre appareil d'époque, ou une Rolls...). On en passe. Les aventures sont à l'avenant, avec fuites, évasions, duel, rencontres de hasard, enlèvements, barricades, crimes monstrueux, retournements de situation dont un quasi-dernier quelque peu capillotracté, et duels psychiques. Ces derniers, cités parce qu'il faut bien en venir là.

Parce que sinon on serait simplement dans un roman historique bien mouvementé, avec des personnages fortement dessinés même s'ils ne sont guère profonds, et des situations fortes. Ce qui ne serait pas rien mais n'aurait pas tout à fait sa place ici. Or ce n'est pas tout à fait ça. En effet, on fait dans le parapsychique. La torsion de petites cuillères vue comme un amuse-gueule. La réunion de médiums ou de sorciers catalysant leurs pouvoirs, pourtant déjà pas minces quand il s'agit d'aller trifouiller dans les entrailles d'autrui avec des effets létaux sur icelui. D'un côté, une sélection opérée par les nazis, qui ne sont d'ailleurs pas tout à fait heureux de ce qu'ils trouvent. De l'autre, les descendants dont il a déjà été question. Super-héros de rencontre contre super-vilains militarisés, même si les premiers ont pour eux la morale et les liens de famille, tandis que les seconds ont tout pour se détester, avec quelques tensions étonnantes qui ne se nouent, ne se dénouent et ne s'expliquent que dans la scène presque finale, on n'ose dire le feu d'artifice ou le bouquet final. C'est sans doute de la bande dessinée au mauvais sens du terme, mais on marche. On court même. Et il n'y a pas de raison de bouder son plaisir.

Restent quelques toussotements d'historien. Pas à cause du côté histoire secrète. Là, « expliquer » de façon fantasmagorique l'incendie du Hindenburg ou la date de déclenchement

du putsch des généraux espagnols, cela fait partie des règles du jeu. Et si c'est tiré par les cheveux, ce n'en est que plus intéressant, ou amusant. C'est plutôt dans les détails, dans ceux qui sont censés « faire vrai », que le diable fait son nid. Comme souvent. Disons que l'on peut s'étonner de voir la vieille caste aristocratique allemande juger « indécent qu'un militaire s'adonne à l'escrime », vu diverses traditions à base de sabres et d'estafilades. Qu'il est difficile d'attribuer à des républicains espagnols le cri de ralliement franquiste « Viva la muerte », dû au sinistre taré que fut José Millán-Astray y Terreros ; difficile aussi d'imaginer Roger Salengro, ministre de l'Intérieur (dont soit dit en passant le suicide sous les coups des calomnieux d'extrême-droite, les « crocodiles jumeaux de la ménagerie royale » comme disait le Canard, n'efface pas tout à fait une attitude assez peu humaniste en matière de droit des réfugiés, passée sous le tapis pour la simplicité du récit), parler de la Cagoule en août 1936 même si certains de ses éléments sont fichés par la police depuis juin, et si ce sobriquet a été mis en circulation par l'Action française, en juillet, pour discréditer ses dissidents ; et encore plus difficile d'imaginer le même Roger Salengro citant comme des gens bien connus, parmi les proches de la dite Cagoule, aux côtés de Pozzo di Borgo l'ancien numéro deux des Croix de Feu en rupture avec la Rocque à cause de la ligne légaliste de ce dernier, donc effectivement bien repéré à l'époque, trois étudiants gravitant certes dans le monde de l'extrême-droite, version catholique, mais dont les deux derniers ont moins de vingt ans, Bénouville, Bettencourt et Mitterrand⁷. Difficile encore de s'étonner, toujours en 1936, de l'absence de manifestations d'antisémitisme dans l'Italie fasciste, même si après tout c'est un personnage qui le fait. Difficile, de nouveau, d'affirmer que des camps de

concentration (même si les mots avaient alors un autre sens, moins terrifiant) sont ouverts sous le gouvernement de Léon Blum pour les républicains espagnols et « ce mois de mars 1937, la France n'est plus terre d'accueil » au moins dans la mesure où la situation a déjà été bien pire, ne serait-ce qu'en 1934-1935⁸. Difficile encore de dire « Bien que la loi française ait enfin décidé d'accorder le statut de citoyenne aux femmes » en 1936, on en est encore loin, même si symboliquement trois femmes ont été nommées secrétaires d'État dans le gouvernement Blum : cela ne leur donne pas le simple droit de vote, accordé presque à l'unanimité par l'Assemblée nationale, certes, mais dans une douce quiétude née de la certitude que le Sénat, doté d'autant de pouvoirs, ferait capoter une telle réforme. Je serai moins affirmatif pour ce qui est de l'existence d'un cabaret avec attractions à l'époque à Bardonnèche ou Bardonecchia, 3117 habitants il y a peu et sans nul doute moins à l'époque, car sait-on jamais, ou pour ce qui est de définir l'Espagne à la veille de la guerre civile comme un « pays socialiste » car c'est là le point de vue non des auteurs mais de nazis, donc tout est possible. Bon, il s'agit sans doute de queues de cerise, et en les pointant je cède probablement au tropisme professoral du stylo rouge. D'autant qu'encore une fois, cela ne nuit pas au rythme, à l'efficacité, à l'agrément global du roman. Reste que l'histoire-fiction, ou l'histoire secrète, ou l'histoire mâtinée de fantastique, ou tout ça à la fois, si elle est une forme de science-fiction, ou de savoir-fiction (l'Histoire ne me semble pas plus un science stricto sensu que le Droit) mérite un peu de précision et de sérieux... Même si tel quel, on passe un fort bon moment. Ou justement parce qu'on le passe.

—Éric Vial

7. Par pur narcissisme, je renvoie à Éric Vial, *La Cagoule a encore frappé, l'assassinat des frères Rosselli*, Paris, Larousse, 2011.

8. Toujours par pur narcissisme, Éric Vial, « Pratiques d'une préfecture : les demandes d'expulsion de ressortissants italiens dans l'Isère de 1934 à la seconde guerre mondiale », in M. C. Blanc-Chaléard, C. Douki, N. Dyonet et V. Milliot (dir.), *Police et migrants en France, 1667-1939*, Rennes, PUR, 2001, p. 167-180.

Science Fiction

Thomas DAY
Daemone

Le Bérial', mai 2011, 216 p., 15 €

Daemone Eraser est le gladiateur le plus célèbre de l'Aire humaine. À travers les différents réseaux, ses combats attirent des milliards de spectateurs. Richesse et gloire lui appartiennent, mais son cœur reste habité par l'inconsolable souffrance liée à la perte de Susan, l'unique amour de sa vie. Aussi, lorsque l'Alèphe, un être supérieur qui observe l'Humanité depuis des siècles, lui propose de tuer cinq personnes pour avoir la chance de retrouver Susan, Daemone accepte les cinq derniers contrats de sa vie d'assassin.

Si l'on peut ressentir une impression de déjà-vu à la lecture du dernier roman de Thomas Day, c'est tout à fait normal. En effet, *Daemone* n'est pas à proprement parler une nouveauté puisque ce livre a déjà été publié, sous une forme un peu plus courte, en 2001⁹. Dans les six pages d'entretien (avec Olivier Girard) qui, outre une bibliographie complète (établie par Alain Sprauel) et une nouvelle couverture, parachèvent cette réédition, Thomas Day explicite les diverses modifications intervenues par la nécessité de donner plus de relief au personnage de Daemone Eraser alias David Rosenberg en s'intéressant un peu plus à son passé, à sa personnalité et à ses sentiments, autant de choses qui n'étaient qu'ébauchées dans la première version du texte. Il y a également la volonté d'intégrer plus encore ce roman au cœur des Sept Berceaux, une histoire du futur que Thomas Day construit lentement, mais sûrement, à travers divers textes de son œuvre grandissante.

Ces diverses modifications n'affectent cependant pas le cœur du roman qui reste très marqué par un esprit *space opera* et un goût *comic book* très prononcés. Entité supérieure et homme-chat font ainsi partie des personnages classiques des romans et des bandes dessinées de SF, des œuvres de Cordwainer Smith (Les Seigneurs de l'Instrumentalité) comme de James P. Starlin (*Dreadstar*). Quant à la chasse au Kailinh sur Vérine, elle me rappelle un épisode de *Star Wars*, version BD de Marvel Comics, écrit par Archie Goodwin et superbement illustré par Carmine Infantino, où les héros de George Lucas affrontent les dragons des mers du système Drexel. Autant de sources d'inspiration qui ont complètement disparu des textes les plus récents de Thomas Day qui intègrent de plus en plus de références à l'actualité, qu'il s'agisse de « La Ville féminicide » publiée dans *Utopiales 2010* ou bien de « Nous sommes les violeurs » paru dans *Bifrost* n° 62.

Mais surtout, *Daemone* demeure la quête insensée d'un homme à la recherche d'un amour devenu impossible. Héros tragique de cette histoire, David Rosenberg sait fort bien qu'il risque de perdre son âme en faisant le choix de tuer cinq inconnus pour ramener à la vie celle qu'il aime ou plus exactement celle qu'il aimait, mais il tente pourtant le tout pour le tout. À ce jeu, Daemone Eraser se retrouve littéralement pris au piège entre deux sentiments de culpabilité, car il se sent coupable de n'avoir rien pu faire pour empêcher la mort de Susan, mais il se sait tout aussi fautif lorsqu'il doit ôter la vie à cinq personnes. C'était cette lutte intérieure qui donnait sa tonalité si particulière au court roman de Thomas Day, l'éloignant sensiblement de sa production de l'époque marquée par une hyperviolence et une sexualité débridée.

Sans atteindre la perfection, cette version remaniée des cinq contrats de *Daemone Eraser* efface bon nombre des ombres qui planaient sur la version parue en 2001, tout en conservant ce qui faisait

9. Chroniqué dans KWS n°41-42 de janvier 2002.

l'originalité d'un récit plutôt atypique au sein de la bibliographie alors naissante de Thomas Day.

—Philippe Paygnard

Fantastique

**Jean-Philippe
DEPOTTE**
Les Démons de Paris

Folio, « SF », avril 2011, 592 p.,
8,40 €

Paris, début du XXe siècle, Joseph Sterbing, jeune séminariste fait la une des journaux, car il possède la capacité quasi miraculeuse de communiquer avec les défunts. Ce pouvoir étrange attire sur lui l'attention des fonctionnaires du Ministère des Affaires implexes qui, avec la plus grande discrétion, traquent les individus qui, comme lui, sortent de la norme par d'étranges aptitudes physiques ou mentales.

Avec ce premier roman, Jean-Philippe Depotte nous entraîne dans un monde qui ne semble appartenir ni à l'uchronie, ni à la dystopie. En effet, même s'il situe son récit dans une période relativement bien définie de notre histoire, à la veille de la Grande Guerre, il ne donne pas la clé des multiples distorsions qui affectent ce monde. On se retrouve donc dans une France dirigée par cette étrange et autoritaire Présidente de la République française, Victoire Desnoyelles, venue d'on ne sait où et qui s'est emparée du pouvoir on ne sait comment, dans un Paris qui craint les attentats à la bombe perpétrés, dit-on, par les criminels réunis dans la Horde d'or du Grand Khan. On se laisse rapidement prendre par l'ambiance feuilletonesque de cette histoire principalement portée par le personnage de Joseph Sterbing qui, malgré sa capacité de parler aux morts, n'a rien d'héroïque et

reste très humain du début jusqu'à la fin du roman.

Outre la partie terrestre et presque historique du livre, qui permet de croiser des versions plus ou moins déviantes de Lénine, du Tsar Nicolas II, de Raspoutine, de Fulgence Bienvenüe (le père du Métropolitain), du préfet Lépine et de l'occultiste Gérard d'Encausse dit Papus, Jean-Philippe Depotte nous fait également découvrir une autre dimension qui semble être le seuil qui mène les défunts vers l'enfer et où l'on peut croiser Béliar, Baphomet, Mormo, quelques-uns des Démons de Paris du titre, mais aussi quelques anges qui n'apparaissent pas sous leur meilleur jour.

Quant aux implexes, même s'ils peuvent faire penser aux mutants popularisés par les *comic books* américains, leurs pouvoirs restent suffisamment mystérieux pour ne pas détonner au cœur de ce récit que Jacques Tardi aurait fort bien pu mettre en images. Outre la possibilité de parler avec les morts qui est ainsi offerte à Joseph, il y a également David dont le visage est aussi malléable que de la pâte à modeler et Raymond qui possède une étrange mémoire rétrograde.

On peut noter enfin que la couverture de cette version poche des *Démons de Paris*, signée Bastien L, est beaucoup plus parlante que celle réalisée par Daylon pour l'édition grand format Denoël publiée hors collection, mais sous la direction de Gilles Dumay.

Mêlant figures historiques et pure invention, Jean-Philippe Depotte parvient, dès son premier roman, à créer un univers convaincant habité par des personnages intrigants, dans tous les sens du terme. Son écriture efficace happe le lecteur et ne le relâche qu'après un chapitre final qui offre enfin les réponses aux multiples questions posées dans *Les Démons de Paris*.

—Philippe Paygnard

Fantasy

**Joan-Miquèu
DORDEINS**
Lo Pacte

IEO Edicions, juillet 2011,
144 p., 8 €

Ce mince ouvrage publie un roman qui est un de deux lauréats du concours de livres en occitan pour la jeunesse (adolescents) lancé en 2010 par l'IEO (Institut d'Estudis Occitans). Il donne à la fois des raisons d'espérer, et de se plaindre, de cette catégorie encore peu représentée.

L'action est située en Chalosse (entre Pau et Mont-de-Marsan), au Moyen-Âge. Garmon est un garçon dont la famille a, il y a quelques années, été décimée par des brigands qui sévissent autour de la forêt de Silvalata (Seuvalade). Quand Aimeric de Lamòta, seigneur voisin de son village de Monthòrt (Montfort), annonce qu'il recrute des soldats pour aller éliminer ces brigands toujours actifs, il se laisse enrôler avec plaisir, et commence à mener sa propre enquête... Si on connaît un peu la tradition du conte occitan, on se rend compte que des éléments annoncent le fantastique : des personnages présentent les caractéristiques, qui des corbeaux, qui des bovins, et ne sont sans doute pas les humains ordinaires pour lesquels ils veulent se faire passer.

Le livre démarre de façon très agréable, avec de l'humour, de l'action rondement menée, et la révélation progressive d'un complot infâme. Ses meilleurs moments restent les combats médiévaux fort bien décrits — même si le parallèle est un peu trop évident avec le siège de Toulouse en 1218 et la célèbre mort de cet autre Montfort, Simon¹⁰. En revanche, l'élément

10. Simon IV de Montfort, Seigneur de Montfort-l'Amaury, 5th Earl of Leicester, chef militaire de la croisade contre les Albigeois.

fantastique ne prend jamais toute sa dimension, et reconnaissons honnêtement que ce n'est pas non plus ce qui est mis en avant dans la présentation du livre. J'en conçois néanmoins une certaine déception ; introduire dans un univers par ailleurs réaliste des éléments surnaturels change nécessairement toute la conception de l'univers dans lequel se déroule un roman, et ne pas tirer profit d'un changement aussi majeur me semble un gaspillage de moyens imaginatifs.

Ce qui me gêne le plus, toutefois, est la conclusion du roman. En quelques pages, les fils sont dénoués, en partie à l'aide d'éléments qui n'avaient jamais été mentionnés avant dans le livre. Le niveau d'écriture baisse aussi, avec des dialogues qui vivent à la harangue. Je ne peux me défaire de l'impression que, tel qu'il nous est présenté ici, *Lo Pacte* est une moitié de livre dont la fin a été bâclée (pour finir à temps pour le concours ?). Ce qui est autant plus regrettable que 95% du livre est très bon, écrit dans un gascon de très bonne facture et parfaitement clair.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

**Jean-Claude
DUNYACH**
*Les Harmoniques
célestes*

L'Atalante, « La Dentelle du
Cygne », avril 2011, 144 p., cat. 1

Contrainte imposée par la vie professionnelle ou choix esthétique, Jean-Claude Dunyach s'est imposé comme un nouvelliste majeur de la SF française, et tout volume de ses œuvres courtes mérite le détour. Ce septième recueil, s'il ne brise pas le moule de la série, en dévie quelque

peu. On ne trouvera pas ici, par exemple, de ces textes à l'humour délirant ou décapant qui émaillaient la plupart des volumes précédents ; par contre, la proportion d'inédits est nettement plus élevée : trois textes, qui représentent en longueur les deux tiers du volume. Bref, on est progressivement passé de la compilation rétrospective à la publication d'œuvres nouvelles. Comme la novella qui donne son titre au recueil et en occupe plus du tiers.

Quelques mots, donc, sur les trois nouvelles que les dunyachophiles assidus connaissent déjà. « Aime ton ennemi », paru dans l'anthologie *Moissons Futures*¹¹, a dû être écrit dans ce but : SF optimiste, documentée, mécanique bien huilée, avec son lot de surprises, mais un ton en-dessous (ou devrais-je dire, à côté ?) de la production de l'auteur.

Tous les deux parus dans *Bifrost*, « Les Cœurs silencieux » et « Repli sur soie » forment une sorte de diptyque par inversion. Dans le premier, un scientifique change le monde en découvrant, disons, la molécule de l'empathie, et son individualité manque se dissoudre dans l'océan humain ; dans le second, à la façon de « Vous les zombies » de Heinlein, le protagoniste ne rencontre finalement que lui-même. C'est le deuxième texte qui a connu le plus de succès, remportant le prix Rosny aîné 2008 — cette thématique, déjà bien explorée, doit résonner avec le public de la SF française ; et j'en perçois un écho, sur un mode comique, dans le court et jouissif inédit qui clôt le recueil, « Visiteur secret ».

Comme « Déchiffrer la trame », « Repli sur soie » est saturée de l'esthétique dunyachienne, ce sens d'une beauté complexe, accessible seulement au terme d'un processus de décodage patient, voire ésotérique. On y trouvera aussi quantité de répliques concises, travaillées pour la polysémie. Invraisemblables en tant que dialogue — le sentiment parfois m'envahit que ces personnages échangent des

épigrammes, ou que l'auteur s'écoute écrire. Le penchant est très sensible dans « Les Harmoniques célestes ». Mais bien entendu, il faut accepter ce parti-pris comme partie prenante du plaisir de la lecture d'un texte de Dunyach, ou ne pas entamer ladite lecture.

Il n'empêche. Avec son atmosphère et sa stratégie narrative bien différentes — biographie rétrospective d'un homme au soir de sa vie, avec son contenu beaucoup plus franchement SF, « Les Cœurs silencieux », que je n'avais pas lu lors de sa parution initiale, a été pour moi une découverte et m'a plus profondément accroché.

« La Fin des cerisiers » ne relève pas de la SF, et peut-être pas du fantastique. Une équipe de tournage américaine se retrouve au Japon dans les années 1970. Le pays leur est mal connu, et suffit à produire étrangeté et désorientation. Avec la pointe d'ambiguïté et d'incroyable qui font, que finalement, on se dira que c'est du fantastique, ou que le critique n'a rien compris, ce qui est vraisemblable aussi.

Assez tourné autour du pot. « Les Harmoniques célestes » ne tient pas seulement une place de choix dans le livre ; il lui donne le ton. Le narrateur est un neurologue qui a longuement étudié les expériences de mort imminente, et trouvé des longueurs d'onde critiques dans la lumière visible qui permettent, à l'approche de la mort... mais j'en dis trop. Siffloitez la chanson de Traffic, *Heaven is in Your Mind*, imaginez. Tout cela est habilement entrelacé dans une course-poursuite sur des décors spectaculaires d'un monde à peine futur, et dans une intrigue riche en dilemmes moraux. On ne s'ennuie pas une seconde, et on est amené inexorablement au thème du recueil.

La mort. Ambiguë, inexplicable et peut-être simulée dans « La Fin des cerisiers », prétexte pour passer la vie en revue dans « Repli sur soie » et « Les Cœurs silencieux » (où toute l'empathie du monde n'empêche pas de mourir seul), médicalisée dans « Les Harmoniques

11. Chroniqué dans KWS n° 54, juillet 2006.

célestes », la fin de vie semble bien constituer le centre vide, mais à l'inexorable force d'attraction, de ce dernier recueil. Question d'âge (de l'auteur, du critique, allez savoir) ou pas, le thème est de toute façon présent dans des pans entiers de la littérature, et même de la littérature de SF. A mon sens, une raison de plus pour ouvrir ce recueil, et même si on ne se sent pas spécialement dunyachophile.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Greg EGAN
Incandescence

Gollancz, 2009, 300 p., £ 7.99

Première édition reliée : 2008

Si Egan s'est rendu célèbre avec des textes qui chroniquaient l'irruption des mondes virtuels et des biotechnologies dans un futur proche de notre époque, il place de plus en plus souvent ses histoires dans une galaxie envahie par l'intelligence — biologique ou digitale, et bien souvent hébergée par des univers virtuels mis en œuvre sur des substrats en orbite autour d'une étoile ou d'une autre...

Dans le futur d'*Incandescence*, déjà mis en scène dans une de ses nouvelles¹² (et comparable à celui de *Schild's Ladder*), la vitesse de la lumière reste une limite indépassable, ce qui n'a pas empêché les civilisations du disque galactique de tisser une communauté, l'Amalgame, au-delà des distances spatiales et temporelles. Les individus peuvent survivre pendant des millénaires, et même leurs interactions — à condition de se fixer des rendez-vous en certains points du continuum. Une immense zone d'ombre subsiste toutefois,

12. On trouvera dans le roman des références explicites aux événements décrits dans « Riding the Crocodile », repris dans *Oceanic*, chroniqué dans KWS n° 65-66, juillet 2010.

celle du noyau galactique, renflement central de la Voie Lactée où les systèmes stellaires, beaucoup plus denses, sont régis par les Aloof (on pourrait traduire par les Détachés) qui, sans manifester la moindre hostilité, refusent tout contact et tout échange d'information avec l'extérieur. De temps, ils laissent toutefois passer les gens, sous forme de communications cryptées.

Rakesh est un individu d'origine humaine d'une des civilisations infiniment blasées du Disque. Recherchant désespérément l'aventure novatrice qui lui permettra de se distinguer de ses contemporains. Aussi, quand un message semble émaner des Aloof indiquant l'existence d'un foyer de vie basé sur l'ADN, inconnu de l'Amalgame, au cœur du Noyau, il n'hésite pas, et y part illico sous forme de paquets d'ondes, en compagnie de Parantham, une de ses partenaires de discussion philosophique du moment qui, elle, est d'origine purement digitale, sans trace de biologie... mais de tels détails sont sans importance.

Guidés par les Aloof et leurs connaissances en astrophysique, Rakesh et Parantham vont se retrouver sur la trace d'une civilisation aussi ancienne (on compte en millions d'années) que surprenante.

Dans le même temps, en chapitres alternés, Egan nous montre de l'intérieur l'Echarde (Splinter), une civilisation d'octopodes cavernicoles, protégés par leurs tunnels de l'Incandescence qui règne à l'extérieur. Leur vie a quelque chose de la fourmilière, mais la protagoniste, Roi, sous l'influence de Zak, individu plus âgé et excentrique, se lance dans ce qu'il faut appeler la recherche scientifique, découvrant sous ses encouragements la mécanique newtonienne puis einsteinienne — cette dernière étant indispensable à l'explication des conditions régnant dans l'Echarde, qui est en rotation ultra-rapide autour d'un centre invisible. Tout cela est expliqué sans la moindre formule, un vrai tour de force, mais ça peut être un peu dur quand

on commence à parler (sans le dire) de dérivées secondes de fonctions de plusieurs variables¹³. J'ai retrouvé quelque chose de l'impression que m'avait fait la lecture d'*Autour de la Lune*, de Jules Verne, quand j'avais douze ans — en particulier le chapitre qui s'intitulait « Un peu d'algèbre ». Mais cette impression doit être immédiatement corrigée : tout d'abord, Jules Verne reproduisait, lui, la notation mathématique (avec, pour le lecteur enfantin que j'étais, un effet de totale incompréhension), et les équations qu'il écrivait ne relevaient pas de ce qu'on appellerait algèbre dans la terminologie mathématique contemporaine (mais plutôt analyse, ou mécanique). Et surtout, les personnages de Verne reflétaient la culture scientifique de leur époque ; ceux d'Egan, qui n'ont pas de concept d'astronomie, ne voyant pas le monde extérieur, reconstituent, à partir des variations des forces gravitationnelles, non seulement les grands principes de la physique, mais encore leurs conséquences précises pour le monde qu'ils occupent — et un moyen de le sauver d'une catastrophe orbitale.

C'est un motif ancien et honorable de la science fiction que de rejouer l'histoire des sciences au travers d'une culture moins avancée (extra-terrestre, ou d'un univers parallèle). Greg Egan joue ici ce jeu à un niveau rarement atteint — et il reconnaît, sur son site (mentionné en note, plus haut) qu'*Incandescence* est de ces livres que l'on doit lire bloc-notes et crayon à la main, plutôt que suspendu à la poignée dans l'autobus qui vous mène au travail. Un point de vue défendable. Mais j'avoue que pour moi, cela aurait commencé à ressembler un peu trop au boulot, et je me suis contenté des grandes lignes de l'émerveillement de la découverte scientifique. Et du suspense induit par la catastrophe qui menace l'Echarde (plus que par son évolution sociale, qui suit une ligne décidément trop facile ; mais il

pourrait y avoir à cela de bonnes explications biologiques, l'espèce qui la peuple n'étant pas issue d'une évolution naturelle et aléatoire).

Ou cela laisse-t-il Rakesh et Parantham ? Un des points qui entretient l'attente et les questionnements du lecteur est de comment les deux fils de l'intrigue se noueront finalement (ils le feront, mais de façon quelque peu ambiguë et surprenante). Il est vrai que le travail d'enquête de nos deux explorateurs semble outrageusement simplifié par les toujours absents Aloof, mais je crois que l'auteur s'est plus intéressé à une question morale (comme souvent) : a-t-on le droit de changer un individu, ou une race, pour lui apporter la conscience de faits nouveaux qui l'empêcheront de vouloir retourner à son ignorance précédente — mais détruiront sans doute son bonheur ? La question n'est pas neuve — depuis que cette nana a fait goûter à son homme le fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, on en a beaucoup parlé. On peut interpréter la perte de l'innocence de bien des façons. Classiquement, par la perte de la virginité. Dans les années 60, ou dans le dernier roman de Roland Wagner, *Rêves de Gloire*, l'illumination irréversible se produit grâce à l'usage des drogues (plus spécifiquement du LSD, le fameux *acid test*). Egan fait de la curiosité scientifique la drogue ultime — j'aimerais bien qu'il en soit ainsi pour les générations d'aujourd'hui, tellement plus intelligentes et tellement moins portées sur la science que leurs aînés...

Reste un roman qui, comme *Schild's Ladder*, me déçoit un peu ; trop monomaniacque, trop exigeant, qui sait. Tout en admirant le concept, je ne peux décemment le recommander qu'aux vrais *aficionados* — d'Egan, ou de la SF, c'est un peu pareil.

—Pascal J. Thomas

13. Mais on peut aller consulter les détails sur <http://gregegan.customer.netspace.net.au/INCANDESCENCE/Incandescence.html>

Science Fiction

Norbert MERJAGNAN
Treis, Altitude zéro
(Les Tours de
Samaranthe, 2/3)

Denoël, « Lunes d'Encre », avril
2011, 336 p., 20 €

Postulons qu'il existe trois types de lecteurs (c'est réducteur, je sais. Mais laissez-moi achever) : celui qui ne s'intéresse qu'à l'histoire ; celui qui ne se passionne que pour le style, qui jubile en découvrant un vers blanc ; celui qui ne trouve son compte que lorsque style et histoire l'enthousiasment. Je vous donne un exemple. Il y a peu j'ai lu « un vent profane » (in *La route* de McCormack) et j'ai trouvé « l'image » malvenue, voire peu claire. Puis dans le Merjagnan j'ai trouvé : « un frêle instant ». Cette image m'a longtemps retenu. Vous aurez compris sans doute que ma chronique de ce roman risque de faire dans le genre dithyrambe.

Mais d'abord petit résumé (critique). Nous retrouvons les personnages présentés et actifs dans *Les Tours de Samaranthe*, mais au lieu de se contenter d'explicitier, avant le troisième tome, les causes et les éventuelles conséquences à venir du premier épisode comme cela se fait habituellement, Merjagnan fait avancer les choses. Triple A fait corps avec le sol, Cinabre voit sa prédiction se réaliser etc... Et une Lune se réveille. Remarque : je n'ai pas jugé bon d'aller rechercher le premier tome pour me rafraîchir la mémoire, tout est lentement revenu au fil de la lecture. Je vous dirai bien que les péripéties ont peu d'importance, mais c'est faux. Pourtant à certains endroits on sent que l'auteur prend un malin plaisir à écrire ce qu'il raconte. On se trouve emporté avec lui par la description plus que par ce qui est décrit. Par ses images, ses phrases

« cassées », bizarrement construites, Merjagnan nous impose une lecture attentive. Plusieurs fois un manque d'attention m'a contraint à relire ce que je venais de lire sans comprendre. A d'autres endroits les images coulent comme un frais ruisseau et les personnages sont tellement attachants que vous regrettez presque de passer de l'un à l'autre ou de les voir mourir. Le style de Merjagnan a pour moi un autre intérêt, il ne donne pas l'impression d'être travaillé dans la douleur — on notera comme pour me contredire que le premier volume date de 2008, et « coïncidence » il est heureusement réédité en Folio. Le lecteur attentif et qui sait repérer les balises déposées par l'auteur a, selon moi, déjà une idée de ce que lui réserve le tome 3 et dernier (espérons ne pas devoir l'attendre encore trois ans). Il a compris que le style camoufle en beauté une histoire des plus classiques de monde abandonné à lui-même et qui renaît avec l'espoir d'accéder à un niveau supérieur qu'il n'aurait jamais dû quitter...

Faites comme si je ne vous avais rien dit de l'histoire et lisez en recherchant les indices, les images denses inventées par l'auteur et vous allez voir comme ce roman est passionnant à lire.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Patrick NESS
Le Cercle et la Flèche
[Le Chaos en marche, 2]
(The Ask and the Answer
[Chaos Walking, Book Two])

Gallimard Jeunesse,
« Pôle Fiction » n° 19, avril 2011,
560 p., 8,50 €

A l'heure où je rédige cette chronique, ceux qui fréquentent assidûment les librairies auront pu remarquer sur les

présentoirs à nouveautés le troisième et dernier tome de cette trilogie. Je suppose que ceux qui ont suivi jusqu'ici les aventures de Todd et Viola vont s'empresser pour en lire la chute. Pour ma part et pour ne pas déparer ma collection je pousserai le suspense jusqu'à la parution en poche.

Vous vous souvenez ? *La voix du couteau* racontait la fuite en avant de Todd juste avant son anniversaire et son passage de l'état d'enfant à celui d'homme, sa rencontre avec Viola, une jeune fille venue de l'espace — dont le vaisseau est détruit et les parents morts. Fuite devant le maire Prentiss qui veut tuer Todd et s'emparer de Viola. Mais Davy, le fils du maire, blesse gravement Viola et Todd se rend pour qu'elle soit sauvée.

Dans ce deuxième tome, Prentiss a pris sans coup férir la ville de Haven. Il dirige des opérations de maintien de l'ordre mais surtout il sépare les hommes des femmes et organise la distribution du produit (drogue ?) qui permet aux hommes de supporter le Bruit de leur tête qui donne à entendre leurs pensées (on se souvient que les femmes n'ont pas ce bruit). Parmi les guérisseuses qui soignent Viola, Mistress Coyle s'oppose à Prentiss.

Il faut dire que dans la guerre que se sont livrés les humains et les Spackle (les autochtones) les femmes ont joué un grand rôle et qu'elles reprochent aux hommes de les tenir à l'écart. Ainsi deux camps s'opposent : le Cercle d'une part et la Flèche d'autre part. Avec la formule : « Je suis le cercle et le cercle est en moi ». Prentiss maîtrise son Bruit au point d'en faire une arme. Les femmes signent leurs attentats d'une flèche.

Todd doit subir la puissance de Prentiss et les trahisons des faibles tout en cherchant à rejoindre Viola. Elle, de son côté, supporte mal la violence que Mrs Coyle organise tout en cherchant à

retrouver Todd. Contre son gré, le garçon marque les Spackle comme du bétail et en laisse fuir un.

Bon j'arrête de jouer les « spoilés » et je vous explique l'intérêt de ce roman. D'abord c'est passionnant, difficile à lâcher pour faire autre chose, ensuite cela ne prend pas le lecteur pour un imbécile, ça parle adulte. Les personnages ne sont ni des silhouettes, ni de vagues porteurs d'idées, ils sont riches complexes, pervers et/ou honnêtes au service de quelque idée plus importante qu'eux. Bref, ils sont touchants, énervants, humains même quand ils torturent. Le fait d'avoir un héros et une héroïne à suivre, avec deux points de vue bien distincts, évite l'impression de linéarité, et les passages où l'alternance de ces points de vue est très rapide confond les deux protagonistes dans un vertige. On sent que l'auteur prend plaisir à écrire, à mener le lecteur par la main sans le laisser souffler et surtout sans lui infliger des leçons moralisatrices parachutées. Les moments où Prentiss et Coyle, les « adultes », font la leçon à Todd ou Viola sont glissés dans l'action, et je pense que le lecteur ado les sent bien comme venant des personnages et non comme des cheveux sur la soupe — nous en revanche... Si vous offrez cette trilogie à un jeune lecteur — un de ceux qui aiment bien lire — demandez-lui incidemment ce qu'il pense des déformations de mots qui parsèment le texte. J'avoue que si je comprends bien l'accent du « terroir » de Wilf ou Jane : « J've'l prindre », je perçois mal l'intérêt direct des « sexions » et autres « construssions » ou « vibrassions »... Mais il s'agit là de broutilles qui ne doivent pas vous empêcher de lire...

—Noé Gaillard

Littérature générale

Estelle NOLLET
Le Bon, la Brute, etc.

Albin Michel, août 2011,
342 p., 20 €

Cela se présente comme un livre de littérature générale et pour beaucoup cela en sera un. Mais pour nous amateurs de littérature particulière il me semble que ce roman peut et doit accéder à nos bibliothèques. Et cela pour au moins deux raisons. La première est que c'est l'exemple type du roman gratifiant pour le lecteur en ce qu'il ne le prend pas pour un imbécile tout juste bon à lire des phrases du genre : "sujetverbecomplément".

Bang, le héros masculin, aime beaucoup les westerns — on peut considérer cette indication comme une éventuelle clé du titre — et il est affligé d'un don négatif : il ne peut regarder les gens, il ne peut croiser leur regard sans que cela pose problème et lui attire les pires ennuis. Il a été abandonné alors qu'il avait dix mois et, au début de l'histoire, il en a trente et bien sûr il vit seul et les yeux baissés, rivés au sol en permanence ou presque. Mais il croise Nao avec qui il peut échanger des regards. Le jour de leur rencontre elle vient d'apprendre qu'elle souffre d'une tumeur cérébrale qui la condamne à brève échéance. Ils partent alors à l'aventure et en voyage (Mexique, Bali) jusqu'à ce qu'elle ne supporte plus son mal et le quitte. Elle lui téléphonera avant de se pendre et il arrivera trop tard. Lui se fera rattraper — en Centrafrique — par l'actualité, l'Histoire de notre monde. Un ex-militaire américain qui l'a repéré un soir, lui trouve de l'importance dans la lutte contre l'axe du Mal. Mais Bang trouvera la solution pour pouvoir dire « maintenant je suis juste un type » et entamer une vie nouvelle et sans risques.

Raconté ainsi, cela ne dit rien de la qualité du livre, du plaisir à lire, mais si je

vous en dévoile plus vous n'aurez peut-être pas envie d'aller y regarder de plus près. C'est un roman qui mériterait un prix de l'humour noir — vous savez, cette politesse des désespérés — car Bang et Nao sont au désespoir et ce qu'ils voient est d'une rare désespérance. Mais pas un instant on ne se prend la tête avec la noirceur du monde et pourtant elle est presque à chaque page. Pourquoi ? Oh ! tout simplement à cause de la façon d'écrire d'Estelle Nollet. Et voici enfin ma deuxième raison pour s'intéresser à ce livre : il me semble qu'on peut lui trouver des accents flaubertiens. Elle dose subtilement un mélange de langages — familier et soutenu — qui fait naître des sourires complices au rythme — parfois endiablé — des phrases.

Oui ! je sais, Flaubert n'est pas un auteur de SF. Et alors ? Vous voulez absolument de la référence SF. Je vous en donne. Chez les grands anciens : Sternberg, Ruellan, Curval ; chez nos classiques modernes : Douay, Canal ; dans nos modernes : Dufour, Mauméjan (je ne crois pas que les vivants sus-cités me reprochent de les associer à Flaubert).

—Noé Gaillard

Fantastique

Mathieu POITAVIN
Un Matagòt moderne

I.E.O. Lengadòc, avril 2011,
204 p., 15 €

Joan n'avait jamais entendu parler de Matagòt jusqu'au jour où la vieille voisine, trop atteinte par la démence, a dû être hospitalisée. Mais Joan est adolescent, vit encore avec sa mère, et c'est l'occasion pour son amie Frosine, trentenaire, de continuer à faire son éducation — et de lui parler des œuvres de D'Arbaud et du dictionnaire de Frédéric Mistral, où le mythe est expliqué.

Ce qui ne susciterait qu'un intérêt poli. Mais le Matagòt, sorte de chat démoniaque et possédé, est bien réel et commence à semer la panique dans Nîmes... Reste à Frosine et à Joan à le repérer, à comprendre ses mobiles, et à l'éliminer. A grands renforts de conversations sur MSN et au prix de quelques excursions dans les recoins sombres du jardin public de la ville.

Ce court roman¹⁴ constitue une tentative d'adapter le langage « djeun' » à l'occitan (provençal en l'occurrence). C'est un peu forcé, comme est exagéré (me semble-t-il) le rapport du protagoniste à la technologie. L'auteur, qui n'est sûrement pas aussi unidimensionnel que son personnage, aurait pu prendre plus de recul — mais son choix du récit à la première personne rend la chose un peu délicate.

Quand un livre est écrit en occitan, les préoccupations liées au devenir d'une culture toujours minorisée ne sont jamais loin du propos. Ici le raccord doit se faire entre un protagoniste qui se déclare « gothique » et ne perd pas une occasion de proclamer son dégoût de la vie (quoique d'une façon pas franchement tranchante ou convaincue) et la tradition félibréenne, et notamment camarguaise. C'est peut-être forcé, mais cela fournit un cadre agréablement renouvelé à la vieille intrigue du monstre rôdant dans la ville. Il y a finalement pas mal de dérision, aussi, dans ce monde un peu pitoyable de Joan vivant entre sa mère (dont il reconnaît les bonnes intentions tout en la faisant enrager) et une femme plus âgée, plus cultivée, mais infiniment désœuvrée. Les révélations finales, un peu trop rapidement balancées (comme souvent), mêlent l'invention surnaturelle et la satire

14. L'édition est bilingue français/occitan, on doit donc diviser le nombre de pages par deux pour se faire une idée de sa longueur réelle. On regrettera, outre la perte de place que représente le texte français, que cela crée des problèmes physiques supplémentaires (coupures de paragraphes intempestives) dans une maquette qui est déjà bien en-dessous des standards de qualité d'un travail professionnel.

sociale, en imaginant une sorte de rebouteux à l'envers pris dans la spirale de l'industrie touristique...

Finalement, Joan est un protagoniste plus intéressant qu'il n'en a l'air. Les événements du roman sont pour lui l'occasion de s'extraire de son enfance prolongée. Son attitude vis-à-vis du chat qui est au centre du roman peut être prise comme un symptôme de maturation — il doit apprendre à se défaire de son apitoiement pour les chatons et reconnaître le monstre derrière le corps souffreteux.

C'est le premier roman de Matieu Poitavin, et malgré ses maladroites, il témoigne d'un potentiel imaginaire prometteur. Sans doute pas le nouveau D'Arbaud, sûrement pas un nouveau Mistral, mais une brise rafraîchissante dans les lettres provençales.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Carrie RYAN
La Forêt des damnés
(The Forest of Hands and Teeth)

Gallimard, « Pôle Fiction » n° 18,
mars 2011, 438 p., 7,60 €

Il arrive parfois que l'on ne traduise pas les titres anglais, surtout au cinéma, que l'on traduise mal ou trop littéralement ; il arrive heureusement que l'on adapte plus qu'on ne traduise, *Les Hauts de Hurlevents* par exemple, ici, malgré sa connotation le titre rend bien compte du roman (aussi bien d'ailleurs que le titre américain).

Dans un petit village protégé de la forêt par un grillage vit une communauté organisée par les Sœurs. Dans la forêt les damnés, des morts vivants — des zombies — qui appellent sans relâche les vivants. Mary, l'héroïne, laisse sa mère tomber aux

mains des damnés et manque devenir religieuse, mais elle est trop curieuse et découvre que quelqu'un est venu d'un autre village... De plus elle rêve continuellement de l'océan d'avant. Et lorsque les damnés attaquent le village, elle s'enfuit avec son frère deux jeunes hommes, sa meilleure amie et un jeune garçon. Une bonne partie du roman raconte les aventures de Mary et de son petit groupe à travers la forêt tout au long d'un chemin protégé par le même grillage.

Bien sûr l'aventure compte, mais ce qui me semble le plus intéressant et le plus réussi, c'est la prise de conscience et les états d'âme de Mary. La jeune fille découvre le monde et ses limites (les siennes aussi). Dans un village abandonné où les damnés les encerclent, Mary s'inquiète d'elle-même et de savoir qui sait qu'elle existe, qu'elle vit. Elle endosse un temps les vêtements d'une morte devenue damnée et s'interrogent sur son existence. En quatrième de couverture, Carrie Ryan dit « j'ai écrit le livre que j'avais envie de lire » et l'on se dit qu'elle est parvenue à romancer les questions des ados. Je ne doute pas que ceux qui liront ce livre y trouvent leur compte. Et des réponses. Mais pas des toutes faites. De celles qui naissent soudain d'avoir laissé les mots et les idées se bousculer, s'agiter ou simplement apparaître. Carrie se pose en agitatrice d'idées et le lecteur se choisit. Sa solution qui n'en jamais une, mais plutôt un palier pour aller toujours plus loin ou plus haut.

Un bon roman donc et qui peut se lire même si l'on a passé l'âge de Mary...

(Ah ! pendant que j'y pense : je ne sais pas si vous avez remarqué, mais beaucoup d'auteurs anglo-saxons remercient un certain nombre d'individus en début ou en fin d'ouvrage. C'est reconnaître le fait que l'on a reçu de l'aide pour la rédaction et la composition de l'oeuvre... Une modestie, une reconnaissance séduisantes.)

—Noé Gaillard

Science Fiction

Nick SAGAN

Idlewild

(Idlewild)

J'ai Lu, « Nouveaux Millénaires »,
avril 2011, 256 p., 20 €

Quand un premier roman est réussi, les hommages aux auteurs qui ont influé sur le jeune écrivain sont noyés, diffus, dans une histoire qui emporte le lecteur et ce dernier ne perçoit les clins d'œil et les références — sauf quand elles/ils sont manifestes — que s'il connaît les auteurs en question. Cela peut parfois donner l'impression à certains de lire une oeuvre élitiste, et à d'autre le sentiment de passer à côté de passages intéressants.

Idlewild (je n'ai pas vérifié, interrogez donc votre moteur favori) est une petite ville du Michigan où est né et a vécu le héros de l'histoire... Un héros qui a choisi de s'appeler Hal — diminutif de Halloween — et dont le nom de famille est Hall — j'entends d'ici les lecteurs d'Arthur C. Clarke et les fans de Stanley Kubrick manifester, ils peuvent aller directement à la page 172, ils y trouveront de quoi se satisfaire — et qui, le héros, cherche à comprendre les problèmes qui se posent entre la réalité et la réalité virtuelle où il vit. Il croit, sent, découvre que l'on veut le tuer comme son ami Lazare. Il finira par trouver la clé et les solutions mais ce sera pour se heurter à une autre virtualité... Une remarquable mise en abîme sur trois niveaux de récits représentés par trois typographies. L'une en italiques traite des problèmes de santé de Southern Gentleman, de Blue et l'entreprise Gedaechnis, l'autre en majuscules grasses retrace des échanges informatiques et la dernière en caractères « normaux » raconte les déboires de Hal et de ses huit compagnons.

L'ensemble est assez fin, car Sagan imagine-utilise un personnage cultivé,

passionné de Howard Philip Lovecraft et qui s'est imaginé des jouets virtuels comme Doom le vampire. Hal sait se servir des données que peut lui offrir un moteur de recherche. Il me semble que Sagan se permet de faire de l'humour au second degré (la référence à la référence dans la référence pas vraiment facile à localiser pour l'exemple mais que votre regard acéré ne saurait manquer) et tout en traitant indirectement de la survie de l'humanité, il nous impose une vision de notre monde par le biais de ce à quoi le héros se confronte.

Un démarrage un peu lent peut-être mais lorsque vous êtes sur les rails, vous allez jusqu'au bout sans le moindre arrêt.

Un auteur à suivre.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Robert J. SAWYER

Flashforward
(Flashforward)

Milady, avril 2010, 382 p., 7 €

Alors que se déroule, au CERN de Genève, une importante expérience qui vise à percer certains des nombreux mystères de la physique des particules, le monde tout entier subit une étrange perte de conscience. Durant quelques minutes, l'ensemble de la population humaine a un bref aperçu de ce que sera son futur d'ici une vingtaine d'années.

Il est toujours intéressant de lire ou de relire un roman ou une nouvelle qui sert de base à une adaptation cinématographique ou télévisuelle. C'est bien évidemment le cas avec le roman *Flashforward*, écrit par Robert J. Sawyer en 1999, qui, le temps d'une brève saison en vingt-deux épisodes, est devenu une série télévisée diffusée, aux États-Unis, sur la chaîne ABC en 2009-2010, et, en

France, sur TF1 en 2011. Le jeu consiste alors à rechercher les ressemblances et les différences entre deux versions d'une même œuvre destinées à des médias bien distincts, mais conservant, on peut l'espérer, un thème commun.

Tout commence au niveau de la géographie puisque Robert J. Sawyer situe l'histoire de son roman à la frontière franco-suisse, là où est installé le Grand collisionneur de hadrons du CERN, tandis que Brannon Braga (*Star Trek : Enterprise*) et David S. Goyer (*Blade : The Series*), les créateurs-producteurs de la série rapatrient tout naturellement l'action aux États-Unis, à Los Angeles.

Viennent ensuite les personnages. Sawyer choisit de s'intéresser aux scientifiques dont l'expérience semble avoir provoqué le *flashforward*, et tout particulièrement à trois d'entre eux : le docteur Lloyd Simcoe, chercheur d'origine canadienne, son jeune confrère grec, le docteur Theo Procopides, et l'amie de cœur de Simcoe, le docteur Michiko Komura. De leur côté, les producteurs de la série se rabattent sur un très classique duo d'agents du FBI, Mark Benford et son partenaire Demetri Fordis Noh, complétant leur distribution par Olivia, l'épouse de Mark, une brillante chirurgienne. On peut remarquer que chacun de ces trois personnages reprend, pour l'essentiel, les traits de caractère des héros du livre. Ainsi, dans le roman, Theo Procopides est l'un des rares êtres humains à ne pas avoir eu de *flashforward*, il craint que cela ne signifie qu'il sera mort d'ici la survenance de cette vision du futur. Dans la série, c'est l'agent Noh qui n'a pas eu de *flashforward* et qui se démène comme un beau diable pour éviter cette mort qui semble lui être réservée. Pour corser un peu leur série, les scénaristes hollywoodiens ajoutent à ce trio un bon nombre de personnages secondaires, dont un qui porte le nom de Lloyd Simcoe...

Parmi les autres différences existant entre les deux versions de *Flashforward*, il y a la durée de la perte de conscience qui

est de moins de deux minutes dans le livre et de très exactement deux minutes et dix-sept secondes dans la série. Il y a aussi le fait que la vision projette les dormeurs vingt ans dans le futur sous la plume de Sawyer, alors que ce n'est que six mois pour Braga et Goyer. Enfin, si le *flashforward* du roman est le résultat d'un simple concours de circonstances pratiquement impossible à reproduire malgré les efforts des scientifiques, celui de la série semble être le fait de terroristes que traquent les agents du FBI.

Il reste cependant de nombreux points de convergence entre les deux versions de *Flashforward* puisque la vision du futur imposée à la population du globe oblige à une réflexion sur la prédestination, sur le libre arbitre et, par voie de conséquence, sur la possibilité ou non de modifier un avenir qui semble tout tracé pour l'Humanité tout entière. Ces questions ne sont pas nouvelles et servaient déjà de base à plusieurs mythes et légendes grecs où nombre de héros, malgré leurs efforts, ne pouvaient échapper à une implacable destinée.

Alors que la série télévisée jouait, avant de disparaître, la carte de l'action et du complot, le livre de Robert J. Sawyer donne beaucoup plus à réfléchir sur la prédestination et sur le libre arbitre. Et si la romance entre Lloyd Simcoe et Michiko Komura n'est pas des plus convaincantes, la quête que mène Theo Procopides pour découvrir les moindres détails d'un avenir qu'il n'a pas pu voir et son combat pour modifier une mort annoncée suffisent à rendre cette lecture intéressante.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Norman SPINRAD

Il est parmi nous

(He Walked Among Us)

J'ai Lu, n° 9380, octobre 2010,
890 p., 10,90 €

Texas Jimmy Balaban est un agent artistique blasé, et quand un plan drague passablement foireux le mène au fin fond des Catskills à écouter un comique fatigué dans un hôtel à la gloire plus que fanée, il se dit qu'il en a vu d'autres. Sauf que, bien sûr. Ralf, le comique en question, déballe un numéro de voyageur venu du futur, muni d'un message désagréable : si rien de change, la planète va devenir invivable. Il le sait. Sa vie s'est passée à manger la merde éclaboussée par ses insouciantes ancêtres. On rit un peu, on rit un peu moins quand on se rend compte que Ralf est assez fou pour ne jamais se défaire du personnage qu'il incarne. Et si ?

Texas Jimmy sait comment gagner de l'argent avec des artistes de dernier ordre, et il va assembler une équipe composée d'un auteur de SF sur le retour, Dexter Lampkin, et d'une coach d'acteurs aux convocations New Age, Amanda Robin. Et vendre toute cette salade à un réseau de stations télé avide de temps d'antenne à bon marché. Et miracle, ça marche, et Lampkin se rend compte que la télé la plus merdique lui fait gagner plus d'argent que ses meilleurs livres. D'autant plus qu'il sait prolonger le (modeste) succès des émissions de Ralf, le comique venu du futur, en jouant sur le levier qu'il connaît le mieux : le fandom, enrôlé dans une bataille pour forcer la main aux responsables du Gold Network.

Neuf cents pages, cela peut sembler beaucoup pour une intrigue finalement assez linéaire, mais le cheminement de Ralf et de son destin médiatique est décrit avec beaucoup de détail (et avec la verve de Spinrad, qui ne sait jamais retenir une

tirade là où un mot pourrait suffire). Détails auxquels s'ajoutent de nombreuses descriptions du fandom, des convictions et des réseaux New Age d'Amanda, des coulisses de la télévision (avec les diverses formules du « Monde selon Ralf »). Plus un fil qui reste longtemps séparé du reste, la vie d'une paumée new-yorkaise, Foxy Loxy, qui s'enfonce dans la drogue et la prostitution.

Ce livre a une histoire. Écrit par Spinrad à la fin des années 1990, il a longtemps peiné à trouver un éditeur aux USA, au point d'avoir été d'abord publié en français (chez Arthème Fayard en 2009), dans la traduction de Sylvie Denis et Roland Wagner ici reprise, raccourcie avec l'accord de l'auteur par rapport à l'original (qu'est-ce que ça devait être !) Conséquence, certains détails datent déjà le livre : il n'y est pratiquement pas question d'Internet (alors que le fandom en faisait déjà un usage important en 1995), certaines péripéties de l'intrigue sont totalement invraisemblables dans le monde d'aujourd'hui où tout un chacun est muni d'un téléphone portable...

On comprend que le roman ait eu du mal à trouver son public : il faut que ce soit des lecteurs qui s'intéressent à la SF, mais prêts à lire un long roman qui, au-delà de tout son *teasing*, n'abordera peut-être jamais les rives du genre. Et qui se fend régulièrement de commentaires pas toujours flatteurs pour cette pauvre SF, et surtout son fandom.

Il y a, à priori, deux aspects dans cette description : l'autobiographie de Spinrad, et un portrait à charge dudit fandom. Dexter Lampkin est une sorte de croisement entre Spinrad et Ellison. Comme le premier, il traîne sa frustration sur l'insuffisante réussite de sa carrière en SF, malgré les louanges récoltés par ses premières œuvres ; et il voudrait bien, comme le deuxième, gagner beaucoup d'argent en écrivant des scénarios pour la télévision — il y arrivera au cours du roman. Spinrad compte parmi de ces auteurs de SF qui, à un certain point dans leur carrière, se sont insurgés contre les

structures du genre, les ont dénoncées comme bridant leur créativité et la réception de leur œuvre par les lecteurs extérieurs au genre. Spinrad, en particulier, s'était fait une spécialité de venir dans des conventions de science-fiction pour y brocarder les outrances du fandom.

Ce roman ne décevra pas ceux que le fandom rebute : il en donne, de façon répétée, une description hyperbolique mais fidèle. Même dans un pays aussi touché par l'obésité que le sont les USA, la proportion d'obèses parmi les fans est la première chose qui frappe l'observateur extérieur (américain ou européen) ; et la frustration sexuelle que l'on devine dans la vie quotidienne du fan moyen donne lieu, durant le temps et l'espace limités des conventions, à une furieuse décompensation — ce qui permet aux auteurs en vogue, pendant un temps, d'avoir une vie sexuelle de rock star. Si on admet les groupies un peu enveloppées...

Ce premier abord du fandom, agrémenté des déguisements hauts en couleurs de quelques individus, est celui que retiennent les media quand ils rendent compte d'une convention. Faut-il croire que Spinrad, vieux briscard des conventions, s'en arrête à cette image ? Certes pas. Il la démonte avec maestria dans les pages du livre où une convention de SF est racontée par le biais du reportage télévisé qui en est tourné (et des choix de montage opérés par l'équipe). Il souligne aussi l'intelligence aigüe (mais parfois dévoyée) et l'indéniable érudition (mais parfois obsessionnelle) de nombreux membres du fandom. Oui, ils parlent trop et trop fort, mais au moins ils lisent, et réfléchissent. Jean-Jacques Régnier, dans un article dont le propos principal est de postuler une SF dégagée de l'influence sociale de son lectorat organisé (« En être ou pas ? », in *Fiction* tome 11, automne 2010), prend pour point de départ *Il est parmi nous* et semble s'arrêter au constat négatif sur le fandom : « un groupe d'individus excentriques,

farfelus, déjantés et, pour lui [Spinrad], assez fatigants ».

Or, au-delà des anecdotes sur le fandom, ce roman est aussi une peinture au vitriol du paysage intellectuel et culturel de notre monde. La vision du livre est articulée par la tension entre l'auteur de SF rationnaliste, Dexter Lampkin, et la coach d'acteurs et organisatrice de retraites *New Age*, Amanda Robin. Et même si ce que représente cette dernière, grosso modo, une dose de mysticisme et d'altruisme, est présenté comme bon et nécessaire, on sent que Spinrad a beaucoup plus de mal à se mettre dans sa peau, à lui donner des arguments naturels, que pour Lampkin, son alter ego.

L'un comme l'autre, cependant, sont en opposition avec la vraie force obscure du livre : la télévision, présentée dans toute sa puissance décervelante et cynique. Un thème que Spinrad a maintes fois pratiqué, voir *Jack Barron et l'éternité* ou *Rock Machine*. Les auteurs de science fiction mis en scène dans le livre n'ont aucune difficulté à être plus intelligents et plus raisonnables que les personnalités télévisuelles — mention spéciale doit être faite de George Clayton Johnson, personnage bien réel qu'il m'est arrivé de rencontrer dans une convention, co-auteur de *Quand ton cristal mourra*, et dont Spinrad tire un portrait plein de respect et d'admiration. Mais les fans de base eux-mêmes, au-delà de leur couche de graisse, sont infiniment plus éveillés et compatissants que le téléspectateur moyen. Spinrad en donne une illustration exemplaire quand il confronte Foxy Loxy, junkie meurtrière, à un fan déguisé participant à la convention dans laquelle elle s'est glissée.

En fin de compte, et quelle que soit la vérité sur l'avenir du globe ou l'origine de Ralf, *Il est parmi nous* est une lettre d'amour paradoxal adressée à la SF : comme la vérité profonde cachée dans les blagues idiotes, la SF a raison, mais n'est pas prise au sérieux ; et même le fandom avec ses oripeaux (constamment caricaturés) est plus intelligent que la

masse des téléspectateurs (dont on peut voir une caricature outrée dans le personnage de Foxy Loxy, droguée chimique comme on peut être drogué de télé, entraînée dans une descente aux enfers physique en parallèle magnifié d'autres descentes aux enfers des consommateurs piégés, par le surendettement par exemple). La télévision est le véritable ennemi, et la culture générale, même intellectuelle et irrité par l'audiovisuel, n'a peut-être pas autant de ressources pour identifier les maladies de notre société que la SF. Évidemment, ce message de Spinrad risque de ne pas arriver jusqu'à ceux qui en auraient le plus besoin — en un sens, ce sont les auteurs de SF qui se lancent dans les entreprises les plus commerciales, comme Iain M. Banks, qui ont le plus de chance de faire entendre leur musique politique — mais espérons qu'au moins il sera compris par ce qui reste le cœur de l'auditoire de Spinrad : les amateurs et, oui, même les fans de SF, parmi lesquels je n'ai pas honte de me compter.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction & Fantasy

Brian STABLEFORD
Dimension

Black Coat Press, coll. « Rivière Blanche », juillet 2010, 294 p.,
20 €

Il est rare que la série «Dimension» de chez Rivière Blanche recueille des nouvelles d'un seul auteur (le volume consacré à Philip K. Dick était une collection d'hommages). Sans doute peut-on justifier cette notion d'anthologie à un auteur par le nombre et la variété des nouvelles de Stableford, qui ne cesse m'étonner.

La préface du livre renvoie à Wikipedia pour une bonne présentation de l'auteur, et sans plus de préliminaires, je passerai aux textes. Ils ont pour la plupart déjà été traduits en français, ce qui nous vaut des traductions de style et de niveau variable.

On trouve en fin de volume un récit relevant de ce qu'on a un moment appelé le *steampunk* : accumuler un maximum de personnages célèbres de la littérature populaire naissante dans une intrigue située au tournant des 19^e et 20^e siècles. Les amateurs goûteront les références, et l'humour toujours acéré de Stableford.

Mais c'est un des textes les plus faibles du livre, qui compte une poignée d'excellentes nouvelles de SF. « L'Exposition secrète », un duel de peintres situé dans le cadre d'un Empire romain uchronique brille par ses digressions sur le statut de l'artiste, tout en restant moins convaincant dans sa construction dramatique. Par contre, « L'Homme qui inventa le Bon Goût », présenté sous forme d'interview rétrospective, se mesure aux meilleures réalisations de Pohl et Kornbluth — la lutte entre le génie scientifique et le (mauvais) génie du marketing au sein d'une entreprise sans scrupule, voilà qui est hélas toujours d'actualité.

Trois textes de SF du livre tournent autour du thème de l'immortalité (Stableford y revient dans un texte de *fantasy*, nous aurons l'occasion d'en reparler). Si « La Grande chaîne de la vie » vaut par la situation présentée et se développe sans surprise, « Les Immortels de l'Atlantide » allie suspense, surprise et cruauté. Lecture très agréable, mais qui pâlit devant la charge d'émotion implicite dans « Les Flûtes de Pan ». Pan, c'est plus ici Peter que le dieu de la Grèce antique : dans un futur non-spécifié, tout le monde est immortel, et on ne peut avoir d'enfants qu'à condition qu'ils ne grandissent pas. Nous nous retrouvons dans la peau d'une ces pré-adolescentes qui se rend compte que, contrairement à toutes les prévisions,

elle change... et doit faire face au désespoir de ses parents.

Les autres pépites du livre sont, à mon goût, deux contes merveilleux et moraux (et d'un pessimisme effrayant sur l'âme et la folie humaines). « Le Mal que font les Hommes » est une fable finalement prévisible sur le danger qu'il y a à vouloir à tout prix faire le bien, mais admirablement mise en scène dans des décors chatoyants. « L'Elixir de Jouvence » nous renvoie à l'immortalité, découverte par hasard chez des vigneron périgourds avec, au terme d'un mécanisme inexorable, une fin effroyable. Mais qui prend des airs de punition du péché initial. On reste bouche bée devant la maestria de l'horloger.

—Pascal J. Thomas

Essai

**Philippe VALODE &
Luc MARY**

***Et Si... Napoléon avait
triomphé à Waterloo ?
L'histoire de France
revue et corrigée en 40
uchronies***

Editions de l'Opportun,
avril 2011, 324 p., 19,90 €

Si je fais un rapide décompte cela nous donne des Uchronies de 7 pages (il y a une préface).

« Uchronie » est un néologisme du XIX^e siècle fondé sur « utopie » et « chronos ». Il s'agit donc d'utopies temporelles ou, en d'autres termes, de récits dans des temps « qui auraient pu être » mais qui ne sont pas... Ce mot apparaît pour la première fois (...) en 1876. (*L'Histoire Revisitée*, Éric B. Henriet, Encrage). J'aurais pu chercher d'autres approches mais je crois que l'idée

de l'uchronie est bien celle-là : que se passe-t-il dans le cours de l'histoire, si un des éléments qui la fondent change ? Or nos deux auteurs écrivent quelque chose qui n'a pas grand rapport avec cet esprit. Le préfacier anonyme dit : « Au fond, les deux auteurs de ces 40 uchronies ont réécrit une histoire de France différente **mais tellement plus probable que celle qui s'est en vérité, inscrite dans les faits.** Une histoire **rigoureuse, renseignée, parfaitement crédible.** » (C'est moi qui souligne). Et les épisodes s'enchaînent : Vercingétorix vainqueur, Abd el-Rahman vainqueur, Guillaume le Conquérant vaincu, les Cathares vainqueurs, Saint Louis vainqueur, Philippe IV Le Bel Maître du Temple, etc... Personnellement, j'ai beaucoup de mal à croire que la victoire de Vercingétorix autorise les Arabes à battre Charles Martel.

On a compris qu'il s'agit plus d'hypothèses de travail, d'idées de scénarios que de véritables uchronies. Si Vercingétorix gagne, comment Jeanne d'Arc peut-elle être brûlée vive et que deviennent les Romains ? Cela me fait penser à une formule célèbre et fort vulgaire qui commence par « Si ma Tante... »

La dernière hypothèse proposée par ces messieurs est la victoire d'Édouard Balladur aux présidentielles de 1995 et donc plus de déclaration téléphonique péremptoire et intempestive. Quelle Aubaine !

J'avoue aussi avoir du mal à trouver de l'intérêt à l'épisode hypothétique intitulé « Et si la France avait stoppé Hitler dès 1936 ? » quand on ne me dit rien des conséquences et quand on oublie les autres décisions de Hitler. Comme si un fait suffisait à changer quoi que ce soit... Il me semble que depuis l'École des Annales (les historiens me corrigeront si je me trompe) on ne commet plus ce genre d'erreur... Comme si on pouvait confondre hypothèse de travail et uchronie.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Roland WAGNER *Rêves de Gloire*

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne », avril 2011, 700 p.,
24,50 €

Les livres dont on parle trop, on ne les écrit jamais, dit depuis des temps immémoriaux la sagesse du petit peuple des écrivains. Je me souviens de vacances à la campagne, il y a bientôt quinze ans de cela, où Roland m'avait longuement entretenu de son uchronie algérienne — qui commençait par l'irruption de la *surf music* sur les côtes biarrottes, et devenait rapidement bien psychédélique, tout en étant bardée de connaissances pointues sur le déroulement militaire et politique de la guerre d'Algérie. Depuis quelques années, et bien des romans publiés, Roland ne me bassinait plus avec le projet, et je me disais que, dommage, ce livre-là risquait de ne jamais voir le jour. Je me trompais : le silence de l'auteur était bon signe, il devait enfin être en train de l'écrire, son chef-d'œuvre.

Car le terme, souvent usurpé, se pare ici de son sens plein. Jamais Roland Wagner n'avait mis dans un livre, je crois, autant de sa vie, et autant des passions qui affleuraient de toutes parts dans ses œuvres précédentes. Jamais il n'avait fait l'effort d'une structure aussi compliquée, et aussi originale. Jamais je ne me suis senti plongé avec la même intensité dans un univers qui, pour imaginaire qu'il soit, brille de tous les feux d'une réalité trop tôt évanouie.

Même si on supposera que tous les lecteurs de KWS ont déjà lu ce livre multi-primé, d'aussi radicales assertions exigent des preuves détaillées.

Rêves de Gloire frappe d'emblée par son aspect physique. Sept cent pages, cela lui donne l'aspect d'un gros morceau de sucre — que l'on aurait détrempe, bien sûr, de la dose correspondante d'acide. J'ai pris le *trip* avec enthousiasme. Pensez donc, je lis Roland Wagner depuis presque aussi longtemps que j'achète des disques de rock — et son protagoniste est un collectionneur devenu revendeur, qui sue le vinyle par tous ses pores. L'extase était garantie.

Le Collectionneur vit dans un monde rêvé pour lui (ou pour moi) : grâce à l'invention dans les années 1980 d'une platine laser pour lire les microsillons sans les endommager, le CD musical n'est jamais apparu, et au moment où se déroule l'action principale (entre 2005 et 2010 d'après les indications internes), les *minifiles*, équivalent de notre MP3, commencent à peine à faire leur apparition.

Dès la première page de narration¹⁵, le livre se présente comme une uchronie en évoquant l'existence d'un Algérois indépendant à la fois de la France et de l'Algérie. De nombreux exemples de divergence avec notre monde parsèment le texte, sans qu'aucune bifurcation initiale soit mis en exergue — l'assassinat du Général De Gaulle en 1960, privilégié par la couverture, n'est pas chronologiquement la première divergence ; on relèvera auparavant, en 1955, Mourad Didouche, leader de premier plan du FLN¹⁶, survivant à un accrochage avec l'armée française ; et l'issue plus favorable de la révolte de Budapest en 1956, qui impulse une nouvelle direction à la guerre froide. La guerre d'Algérie dure jusqu'en 1964, le FLN accepte de laisser des enclaves indépendantes à la France, dont Alger. Une douzaine d'années plus tard, Oran deviendra algérienne, et Alger prendra son indépendance d'une France devenue fasciste, lors d'un Soulèvement

15. Dès la couverture, me direz-vous ; mais je ne sais si celle ci est due à l'auteur.
16. J'avoue : moi aussi je suis allé le regarder dans Wikipedia...

qui voit toute la population se mettre en réseau pour désarmer sans violence les autorités en place.

Toutes les règles du jeu uchronique sont respectées, avec de mini-leçons de géopolitique qui émaillent le texte, camouflées en dialogues ou en extraits de livres imaginaires. Il y a même la figure imposée de l'apparition dans le récit d'une autre uchronie, signée ici Albert Camus (lui aussi a survécu), qui comme de juste introduit un troisième univers, dans lequel, cela ne surprendra pas vu l'auteur, toute l'Algérie est cette fois-ci demeurée française.

Ce qui importe à l'auteur, toutefois, est le sort de l'Algérois, où se situe l'essentiel de l'action du livre. Et surtout, où se développe le mouvement de jeunesse (artistique, moral, social... et chimique) qui structure les années 1960 de cet univers, les Vautriens.

Pour récapituler : Timothy Leary, expulsé des Etats-Unis en 1964, atterrit au Ritz de Paris, puis à Biarritz, peut-être pour la rime pourrie pour rire (la pitrerie ayant toujours cours en Wagnérie). Il y diffuse la Gloire — comprenez LSD, qui y rencontre la musique surf. Le psychédélisme français est lancé — pardon, le psychodélisme, puisque la glorieuse uchronie s'accompagne d'invention linguistique, avec en particulier l'utilisation d'une douzaine de termes français là notre usage habituel a adopté l'anglais : *rock lourdingue* pour *hard rock*, *brouteur* pour *browser* (navigateur), *électre* pour *e-mail*, *zéro* pour *junkie*, et ainsi de suite¹⁷.

Du dictionnaire, passons à l'encyclopédie. Du rock, bien entendu. Le livre est entrelardé de notices descriptives d'une kyrielle de groupes et d'artistes imaginaires qui bâtissent le décor du roman, au moins autant que les événements militaro-politiques. J'avais déjà noté que la passion actuelle pour la

17. Mais les *tie dye* ne deviennent pas « teints à la ficelle » et restent des *tie dye* — et Roland est pourtant un praticien avéré de ce style vestimentaire.

publication de versions alternatives et autres maquettes de morceaux des grands (et moins grands) groupes du passé du rock évoque une sorte d'uchronie musicale, qui s'incarne littérairement dans des romans comme *Le temps du Twist* de Joël Houssin ou *Fugues* de Lewis Shiner. Roland Wagner, comme dans « HPL », met au service d'une érudition fictive son érudition sans faille sur le rock réel, et multiplie les clin d'œil (Johnny Hallyday, tué dans un attentat en 1964, devient un héros tragique, Janis Joplin chante avec ses compatriotes texans les Thirteenth Floor Elevators, etc).

Le tout constituant l'univers culturel du Collectionneur. On pourra penser que l'obsession pour les tirages originaux et les pièces rares — que le protagoniste du roman considère d'ailleurs avec recul et amusement — est un bien petit bout de la lorgnette par où prendre un phénomène qui, dans l'univers de *Rêve de Gloire* plus encore que dans le nôtre, façonne la culture de toute une génération, et dans une certaine mesure son destin collectif. Pourtant, plus nos techniques de reproduction semblent efficaces et de diffusion universelle, plus nous devons nous rappeler que l'œuvre d'art dépend de son support, qu'elle est fragile et engoncée dans son époque autant que le son de bien des guitares n'est préservé que dans la gravure de quelques 45 tours.

Ou peut-être est-ce une façon de nous rappeler que payer l'artiste par la vente du support de son œuvre (livre, disque...) n'a peut-être plus guère de pertinence dans un monde où la reproduction gratuite et quasi-instantanée est à la portée de tous. Le Collectionneur, qui adore la musique des années 60 mais vit à notre époque, a sa propre solution au problème : quand il lance un label discographique, il choisit de mettre les fichiers musicaux en libre accès sur la Toile, en comptant sur la vente d'un petit nombre d'exemplaires du vinyle au public des aficionados.

Il faut dire que si le Collectionneur est un commerçant-né, un autre thème du livre est l'éloge d'une société non-

marchande, ou plus exactement des secteurs non-marchands de la société. Un des personnages secondaires du livre crée une cuisine gratuite pour les Vautriens de la Casbah d'Alger, et, quoiqu'œuvrant dans l'anonymat, fait des « Cuistots » un élément essentiel de la légende du mouvement vautre. Un autre élément étant leur non-violence, qui n'est pas passivité, mais forme d'organisation différente pour arriver à leurs fins sans morts ni blessés. Avec ses paradoxes : a-t-on le droit de tirer sur un homme qui s'apprête à massacrer une foule désarmée ? On est là en territoire wagnérien familier — voir la série des Futurs Mystères de Paris — mais, comme dans cette série, comme pour les lois de la Robotique d'Isaac Asimov, ce sont les exceptions à la règle générale qui vont fournir les moments les plus dramatiques du roman.

Car il y a bien une intrigue dans le roman. Une intrigue policière : un tueur mystérieux assassine tous ceux qui sont venus en contact avec un 45 tours tellement rare qu'il n'a rien de mythique, *Rêves de Gloire*, par les Glorieux Fellaghas. Dès que le Collectionneur apprend son existence, il n'a de cesse de mettre les mains sur le disque — mais au fur et à mesure que le danger menace, il se rend compte qu'il devra comprendre toute l'Histoire tarabiscotée de la guerre d'Algérie et des Vautriens algérois.

L'auteur multiplie les fausses pistes, et nous envoie courir derrière un ou deux McGuffin — on ne va pas vous dire ce qui, dans les flash-backs accumulés, se révélera crucial pour la résolution de l'énigme. Mais on appréciera leur texture. L'histoire d'une photo regroupant une partie de la direction clandestine de l'ALN (on suppose). Celle de ce déserteur de l'armée française, parti prêcher le pacifisme aux Chaouïas, et qui en convainc pas mal. Le trésor perdu du FLN. Les Cuistots, disparus aussi mystérieusement qu'ils sont apparus. Les acheteurs mystérieux de ces caisses de champagne qui aident la Légion à rester

dans sa caserne la Nuit du Soulèvement, en 1977.

Mais, comme en pharmacologie, il y a les principes actifs, dont on a vu que le livre ne manque pas, et il y a la méthode de transmission jusqu'aux organes concernés. Les idées de ce livre ne se graveront pas aussi profondément dans le cerveau du lecteur, je crois, s'il n'était pas obligé de déchiffrer le texte pas à pas. Tout le roman est éclaté en passages d'une à six pages, tous narrés à la première personne (ou impersonnels quand il s'agit d'extraits d'encyclopédies du rock ou de livres d'histoire contemporaine), qui se déroulent à différentes époques et ne mentionnent jamais le nom des narrateurs. Il faut un certain temps avant de se rendre compte de qui parle, de pouvoir remonter le long d'un même fil chronologique les passages relevant du même personnage — c'est facile pour le récit, plurivocal et minuté à la Lapierre & Collins de la Nuit du Soulèvement ; facile aussi pour le Collectionneur, protagoniste principale et alter ego de l'auteur, un peu moins facile pour les retours sur l'adolescence du même, et c'est plus délicat pour Fred ou pour La Couturière (dont on ne saura que très tard qu'elle est, et quel rôle elle jouera dans le Soulèvement). Et beaucoup de narrateurs n'apparaissent qu'une fois, pour fournir un éclairage. Cube de Rubik ou kaléidoscope, selon l'attention que vous portez au fil de la lecture. Pour moi, cela ouvre les portes de la pensée plus que cela ne crée de confusion. Mais il faut laisser le temps au cerveau de reconstituer l'image en trois dimensions.

On ne peut que souhaiter que ce livre sera pour Roland Wagner le *breakthrough*, l'œuvre qui le fera passer à un autre niveau de célébrité et de respect. Tout en se demandant ce qu'il pourra faire pour suivre un pavé pareil — en tout cas, on sait qu'il est suffisamment âgé et raisonnable pour ne pas connaître le sort de Dieudonné Laviolette, maître de la guitare psychodélique algéroise, disparu à

27 ans après l'enregistrement de son chef-d'œuvre.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction, Fantasy, etc

Fiction

tome 12

Anthologie périodique, Les
Moutons Electriques, printemps
2011, 308 p., 19 €

Nouveau numéro de *Fiction*, qui ne sera sans doute plus le dernier quand paraîtra ce numéro de *KWS* (semestrielle, l'anthologie lyonnaise piochée dans les pages de *F & SF* peut battre de vitesse notre paresseux fanzine). Le bilan : traductions plutôt meilleures en moyenne, textes peut-être moins accrocheurs, mais ce point étant affaire de goût, donnons quelques détails.

Je serais mal placé pour parler des rubriques, y ayant participé (et le pauvre Jean-Jacques Régner a eu du boulot pour mettre mon article dans un français correct). Signalons seulement qu'André-François Ruaud y parle de « beaux livres » avec une maestria qui m'impressionne toujours, moi qui n'ai ni goût ni connaissances en la matière.

Sur les textes de fiction, qui occupent (c'est la moindre des choses) l'essentiel du volume, deux remarques générales. La première, que souvent une idée géniale fournit le point de départ, mais qu'une fois qu'elle a été bien décrite, l'auteur semble se désintéresser du reste, comme de raconter une bonne histoire, par exemple. Mais ce trait est présent depuis le début du genre SF, et ça ne m'empêche pas d'apprécier certains textes. La deuxième, qu'il devient de moins en moins de faire la part de la SF et du fantastique (signe des temps, ou signe de mon âge, direz-vous), en ceci que des contextes globaux de type science-fictionnel (futur, mise en place d'une société

différente par exemple) s'y conjuguent avec des éléments extraordinaires qui ne relèvent plus vraiment de la conjecture rationnelle.

Bon exemple, le texte de Jeanne-A. Debats, «Le blues du vampire le soir au-dessus des paraboles», mis en place d'emblée par son titre et la date de déroulement annoncée (2065). Une sorte d'hommage baroque au roman populaire, au terroir parisien, voire à son sous-sol, et bien d'autres choses encore, quoique la fin me laisse sur ma faim.

Robert Reed et James Patrick Kelly, valeurs sûres, nous donnent des textes courts bâtis chacun sur l'exagération jusqu'à l'absurde de phénomènes de société : respectivement, l'obsession de la propriété intellectuelle, et le fanatisme religieux. Effet comique dans le premier cas, avec pirouette obligée, froid dans le dos dans le deuxième — malgré un virage final dans le fantastique qui affaiblit l'ensemble.

Nnedi Okorafor est elle aussi enracinée dans une réalité contemporaine, celle des habitants des régions côtières et pétrolifères du Nigeria (région connue il fut un temps sous le nom de Biafra et située très loin de l'Etat du Niger, rappelons-le), qui sont nombreux à détourner le pétrole par prélèvements sur les oléoducs — avec les nombreux accidents mortels que cela entraîne. Sa sublimation en science fiction d'un quotidien sordide est d'une force étonnante.

Deux nouvelles prennent le parti d'une construction science-fictionnelle aussi délirante que rigoureuse et détaillée : « Oussama téléphone maison » de David Marusek raconte un plan particulièrement retors pour venir à bout du plus connu des Ben Laden, avec l'obligatoire retournement ironique (et on s'en fiche que l'actualité ait fait basculer le texte dans l'uchronie involontaire) ; « Le Grand Caruso » de Steven Popkes imagine une dérive particulièrement incroyable d'une contamination par des micro-organismes

de synthèse ayant échappé au contrôle de leurs créateurs, avec plus d'amertume et d'émotion que d'humour (même s'il y en a ; les petits décalages sont une des marques de fabrique du *Magazine of Fantasy and Science Fiction* depuis ses origines).

Humour noir enfin, dans un cadre tout aussi purement scientifique, pour « Gens du sable et la poussière » de Paolo Bacigalupi, qui nous convie dans l'intimité d'une équipe de cyborgs employés à la méthodique destruction minière d'une planète, tout en conservant la capacité à s'apitoyer devant d'autres formes de vie. Peut-être. C'est en tout cas de l'excellente SF.

Bref, même conclusion que pour le numéro précédent : si vous voulez faire des découvertes, si vous n'êtes pas gêné par le léger voile placé devant la lecture par le fait que ce sont des traductions, jetez un coup d'œil à *Fiction*.

—Pascal J. Thomas

• abonnements

un an (2 tomes) : 36 €, deux ans (4 tomes) : 70 €.

Les Moutons Electriques, 245 rue Paul Bert,
69003 LYON